

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 49

MONTREAL, 11 MAI 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

JOLI MOIS DE MAI



BEAUTE PRINTANIERE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. PERRON, BESSETTE & CIE, Éditeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTREAL.

MONTREAL, 11 MAI 1895

AVIS IMPORTANT

La pagination du premier fascicule de
l'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC, encarté
dans le numéro du "Samedi" du 27 Avril,
commence à la page 9.

Les pages de 1 à 8, comprenant les titres,
garde et préface seront publiées ultérieure-
ment.



Pensées d'un Ebéniste

Tel a les secondes vuos qui n'a jamais les pre-
mières.

Il faut qu'un gouvernement sache nager contre
les courants.

La reconnaissance et la politique : deux mots
inconciliables.

Une lecture amusante est aussi utile à la santé
que l'exercice du corps.

Placer l'esprit avant le bon sens, c'est placer
le superflu avant le nécessaire.

On dit que le respect s'en va : ce qui s'en va
aussi, ce sont les choses respectables.

La mode fut le baromètre qui annonça au
monde l'orage de la Révolution française.

—Si personne n'écoutait avec plaisir les mé-
chants propos, il n'y aurait pas de médisants.

Bien des gons règlent leur vie sur des maximes
qu'ils ne voudraient pas voir graver sur leur
tombeau.

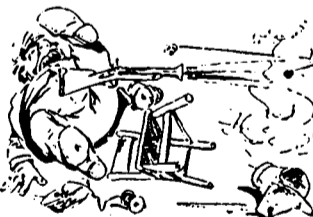
Il y a trois sortes d'ignorance : ne rien savoir,
savoir mal ce qu'on sait, et savoir autre chose
que ce qu'on doit savoir.

Défiez-vous de l'homme qui trouve tout bien,
de l'homme qui trouve tout mal, et encore plus
de l'homme qui est indifférent à tout.

FACÉTIES IMPÉRIALES

On prête à Napoléon Ier une intention iro-
nique dans le choix qu'il fit de certains fon-
ctionnaires, étant donnés leurs noms et la nature
de leurs fonctions. C'est ainsi qu'il nomma
Lannes colonel général des Suisses et Grisons ;
— Gardanne, gouverneur des pages ; — Jean Bon,
préfet de Mayence ; — Perrin, duc de Bellune
(Perrin, étant simple trompette d'artillerie, avait
reçu de ses camarades le surnom de *Beausoleil*).

ARRACHÉE !



*Nouvelle manière de se débarrasser du mal de dents
sans le secours d'un dentiste.*

FANTAISIE PRINTANNIÈRE

(Pour le SAMEDI)

TROUPE FOLLE

En enfilant des perovches
J'ai trouvé tes yeux bleus.
ARMAND SYLVESTRE.

Dans les bruyères sans épines,
Les fillettes et les garçons
Cherchent les b'anches aubépiques
Parsomant les joyeux vallons.

Ils chantent des chansons joyeuses
Parmi les oiseaux et les fleurs
Et les fillettes sont rieuses
Dans leur jupe aux pâles couleurs.

Les garçons courent pas la plaine
Comme de frêles papillons :
Dans les blés, dans la marjolaine,
Plus sautillants que des grillons !

Puis les garçons et les fillettes
Dansent en rond joyeusement
Au son des douces chansonnettes
Au doux bruit d'un gazouillement.

Puis les yeux bleus des demoiselles
Rencontrent les chastes yeux noirs ;
L'amour dans le cœur d's gazelles
Change les jours en sombres soirs.

Et quand l'oiseau quitte les plaines,
Les jeunes garçons aux beaux yeux
Se mirent au bord des fontaines
Et pensent encre aux yeux bleus.

Puis quand le soleil à l'aurore
Vient égayer les champs joyeux,
La folle troupe vient encore
Danser sous la voûte des cieux !...

Et c'est ainsi que l'espérance
Revient dans nos cœurs pleins d'amour :
Ainsi s'écoule l'existence
Au souvenir lointain d'un jour !

DELAGNY.

15 Avril 1895.

MAUVAISE PRÉCAUTION

Elle. — Qui te fait rentrer si tard ce soir ?
Charles.

Lui (avec indignation). — J'ai été arrêté.

Elle. — Arrêté ?

Lui. — Oui, j'avais acheté, aujourd'hui même,
un parapluie pour remplacer celui que j'ai perdu
hier, et fait marquer dessus : *Parapluie volé à
Monsieur X...* Le premier homme de police qui
m'a rencontré m'a arrêté. J'ai eu beau lui dire
que c'était moi qui étais Monsieur X..., il n'a
pas voulu me croire.

BONNE PRÉCAUTION

Boireau dîne chez des camarades. A peine
sorti de table, il s'esquive par une pluie battante
et reparait tout ruisselant après une demi-heure
d'absence.

On lui demande :

— D'où venez-vous par ce déluge ?

— J'ai couru jusque chez moi prévenir ma
mère que je ne rentrerais que lorsque la pluie
aurait cessé.

Petite Correspondance du "Samedi"

MM. Ad. Zéb., J. Wil., C., S. S., Nap. God.,
Eug. Brunet ; Léo. Croit., Arm. — Les primes affectées
à ceux de nos lecteurs et lectrices qui ont résolu le plus
grand nombre de problèmes, seront distribuées le 8 juin.

Il y aura des primes spéciales pour les solutions
d'Échecs.

D'autres seront attribuées aux jeux d'esprit.

La nomenclature et le nombre de ces primes, seront
indiqués, dans le numéro du 1er juin, en même temps
que les noms des vainqueurs.

Une lectrice assidue. — Il est difficile qu'il se glisse des
erreurs dans le dépouillement des solutions qui nous
sont adressées, car il est procédé à deux vérifications
successives. Il faut pour que le problème soit résolu en
donner très exactement la définition.

S'il y a une solution juste autre que celle indiquée,
nous en tenons également compte.

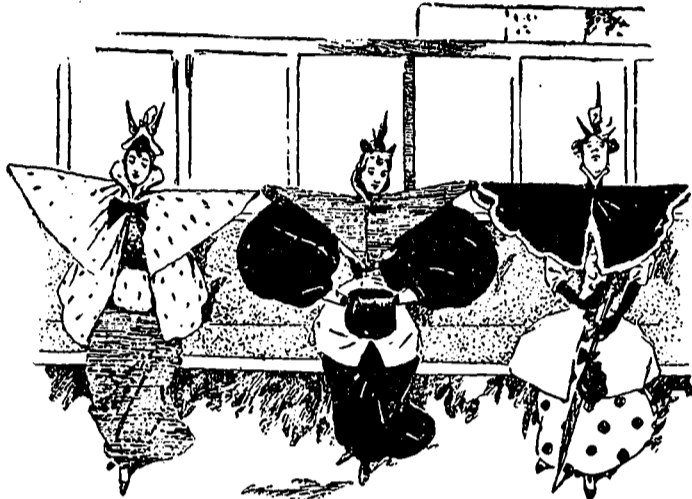
Néanmoins, et pour cette fois, nous admettons bien
volontiers votre réclamation.

J. B. (Paris). — Merci de l'envoi, arrivé trop tard
pour le numéro du 27.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI



I



II

Ce qui se gagne en bas se perd en haut. On est la différence ?

CECI N'EST PAS UN MONOLOGUE

(Pour le SAMEDI)

Elle n'avait pas voulu le croire quand, au sortir du bal, il l'avait ainsi suppliée : "Madame, puisqu'il ne m'est point permis de vous accompagner, permettez-moi, du moins, d'emporter avec votre souvenir quelqu'une de ces fleurs de votre corsage... pour qu'ainsi je ne m'en aille pas tout-à-fait seul !" Mais elle, ne voyant toujours en lui que le romancier aux "phrases" trop faciles, songea qu'il essayait peut-être sur elle quelque nouvelle "tirade bien sentie" ; aussi, très incrédule, elle répliqua (sur un ton d'ironie qui lui fit froid au cœur) : *Quel est ce nouveau monologue ?*

Tout le temps qu'il revenait chez lui, solitaire et désespéré, ce n'était pas elle, la cruelle incrédule, qu'il maudissait, mais bien cette déplorable réputation de "phraseur" (succès de ses romans) qui l'avait ainsi mise en garde contre lui.

Que lui importait, maintenant, la faveur d'un public innombrable de lectrices inconnues — puisqu'il n'avait pas assez la confiance de l'aimée pour en obtenir même une fleur !

O, les tubéreuses de son corsage...

Comme le parfum l'en troubla, encore, quand, près d'arriver à sa porte, il dut passer devant la fleuriste, voisine de sa demeure, qui en garnissait son éventaire !

Il les acheta, toutes, les fleurs "évocatrices", puis, rentré chez lui, en parsema cette chambre où il avait passé tant de nuits à pleurer son amour incompris.

... Dans cette pièce trop bien close où le parfum violent des tubéreuses raréfiait encore la lourde atmosphère, il rêvait douloureusement depuis une grande heure — quand il se sentit, soudainement, étouffer. Il n'avait qu'une fenêtre à ouvrir, et, certes, alors il l'aurait encore pu : mais, comme le souvenir déchirant de la dernière séparation lui revenait avec le parfum des fleurs de l'aimée, il ne voulut pas repousser cette mort désirable qui s'offrait à lui, si facile et si douce !

Aussi, réunissant ses dernières forces pour

atteindre sur sa table de travail une grande feuille toute blanche, il y écrivit quelques mots à la hâte — puis, étourdi par ce suprême effort, il retomba sur son lit d'agonie...

Quand, quelques heures après, on pénétra, inquiet de son silence, dans sa chambre, on n'y trouva qu'un cadavre, et près de lui — comme tout adieu à la vie — cette suprême protestation : *Ceci n'est pas un monologue !*

JULES BONGRAND,
Correspondant Parisien du SAMEDI.

Le charmant système des *Petites Annonces*, florissant chez nous, se répand jusqu'au Japon.

Par exemple, voyez cet extrait d'un journal de Tokio (novembre 1894) :

"Une jeune dame désire se marier. Elle est charmante, rose de teint, et possède une admirable chevelure brune et frisée. Ses sourcils sont arqués en forme de demi-lune, sa bouche est des plus mignonnes. Elle est très riche et assez instruite pour admirer les fleurs pendant le jour ou pour chanter la nuit aux étoiles. Celui qu'elle choisira doit être jeune, beau, intelligent et prêt à partager sa tombe."

Assez poétique, mais assombri par la condition finale.

Cependant trois petits vernis sont partis, hier, afin de voir s'il n'y aurait pas moyen

d'emporter le cœur de la belle. Se battront-ils pour l'avoir ?

ELLE N'ENTENDAIT RIEN AUX AFFAIRES

Maîtresse de pension (irritée). — Oui, Monsieur, je voudrais que vous repreniez le buffet-lit que vous m'avez vendu, il y a huit jours et que vous me rendiez mon argent.

Le marchand. — Qu'a-t-il donc pour pas vous satisfaire ?

Maîtresse de pension. — Il a qu'un de mes pensionnaire qui y couchait, vient d'être étouffé dedans et il me devait une semaine de pension.

Le marchand. — Permettez-moi de vous dire, madame, qu'il n'y a là dedans aucunement de la faute de mon meuble. Tant pis pour vous si vous n'entendez rien aux affaires. Si vous faisiez payer vos pensionnaires un mois d'avance, au lieu d'être en perte vous auriez un bénéfice de trois semaines.

La vie heureuse et tranquille est pour celui qui peut s'examiner sans honte.

GRAND COURAGE

Le petit George, qui avait à pondre, chaque soir, une cuillerée d'huile de foie de morue, pleurait chaque fois ; pour lui adoucir sa peine, on lui donnait deux sous chaque potion qu'il pronait.

Un soir il dit à sa maman :

— Maman, si cela ne vous fait rien, je prendrai ce soir d'avance, douzo cuillerées d'huile !

— Mais pourquoi donc, mon chéri ?

— Parce que j'ai vu aujourd'hui un bon cerf volant de 24 cents et que je voudrai bien l'acheter demain.

ENTRE LES DEUX

Théo — Si vous aviez la permission d'embrasser une jolie fille sur l'une ou l'autre joue, laquelle choisiriez-vous ?

Léo. — Difficile, en effet, de faire un choix, mais je suppose qu'entre les deux, je trouverai bien un chemin pour sortir du dilemme.

CARNET DU DOCTEUR

Quelques personnes me demandent de leur adresser quelque remède, s'il en existe, pour calmer la souffrance que leur font éprouver leurs cors.

Par ce temps variable, les personnes affligées de cors aux pieds, ce qui provient aussi souvent de chaussures trop étroites comme de chaussures trop larges, feront bien d'extirper avec précaution ces excroissances parfois si douloureuses.

Il faut se méfier de tous les remèdes dont chacun vante les effets merveilleux et procéder simplement avec un canif spécial, dit canif à cors, peu tranchant et rond du bout. On isole le cor des parties saines, on évite de faire saigner, on tâche d'atteindre la racine, qu'on enlève avec soin. Si on a le pied gras éviter de se baigner avant ; faire le contraire si le pied est sec.

Après l'extirpation de ces excroissances, il est sage de laver les pieds en mettant dans l'eau quelques cuillerées d'eau-de-vie, pour raffermir les tissus, et, si les trous provenant de l'enlèvement des racines sont profonds, les recouvrir de diachylon ou envelopper le doigt d'un linge fin ; moyen dont l'on devra user avec persévérance pour éviter le frottement, ce qui serait un remède préventif.

DOCTEUR OX.

COMME LES CHATS



Tommy. — Oui, les chats y voient la nuit et sœur Ethel aussi.

La visiteuse. — Comment cela, mon chéri ?

Tommy (vivement). — Parce que quand M. Charles est entré au salon, Ethel y était sans lumière, et elle a dit tout de suite : Comment, Charles, vous ne vous êtes pas rasé aujourd'hui ? Tu vois bien qu'elle voit la nuit.

LA PROPOSITION KELSEY'S CONTRE LES GRANDS CHAPEAUX AU THEATRE



Avant.

Après.

FANTOME

I

Où que tu sois Jeanne, ma tant aimée d'autrefois, ma pensée, plus légère qu'une aile de colombe, vole, ce soir, vers toi, à travers les espaces infinis...

Mélancolique, je t'appelle, mais hélas ! tu ne réponds pas — et seules à ma voix suppliante répondent les angoissantes plaintes de la bise, par cette froide nuit de novembre.

Tout est donc fini, entre nous, les rêves et les folles espérances !... Jamais plus nous ne nous reverrons, jamais plus nous ne retrouverons ces causeries charmantes d'autrefois, alors que le soleil couchant, dorait d'un dernier rayon la crête lointaine des montagnes. Côte à côte et à petits pas, nous allions, le cœur troublé, le visage caressé d'une brise parfumée, dans les allées du jardin aux courtes bordures de buis... L'Irréparable nous a séparés, Jeanne, et le voudrions-nous que nos cœurs ne se pourraient plus réunir. C'est la vie cela : on s'aime, on se quitte, on se pleure... et on s'oublie.

À ton départ pourtant, à l'ultime adieu de ta main gantée, j'ai crié — comme si un fer aigu pénétrait tout à coup dans ma chair. — Mais le temps a fui, le temps, ce guérisseur infailible de toutes les humaines souffrances, et la plaie de mon cœur, peu à peu, s'est cicatrisée. Dois-je te l'avouer?... Ta gracieuse image elle-même s'est presque effacée de mon souvenir, ainsi qu'un fin pastel dont les couleurs disparaissent un beau matin.

Cependant, telles ces blessures de vieux soldats, qui se rouvrent au moment où on ne s'y attend plus, la plaie de mon cœur s'est subitement rouverte et, mélancoliquement, ma pensée, plus légère qu'une aile de colombe, vole, ce soir, vers toi...

II

Tu m'as sans doute oublié, toi. Mais qu'importe ! Jeanne, ce soir, que tu le souhaites ou non, ma pensée, plus légère qu'une aile de colombe, franchira les espaces et fera surgir brusquement en ton cœur — vide, peut-être — mon souvenir, et malgré l'éloignement, malgré les rivières et les plaines, les villes et les monts qui nous séparent, nos âmes, jadis sœurs, s'uniront dans un idéal et divin baiser, et nous nous aimerons, encore une fois, quelques heures tendrement — et surtout sincèrement.

III

Oui, Jeanne, que tu le désires ou non, ce soir, tu viendras, obéissante à mon caprice évocateur, t'asseoir auprès de moi, devant la flamme éclatante de mon foyer où dansent les salamandres...

IV

Elle est venue, et je la contemple telle que je la connus et l'aimai dans l'épanouissement virginal de ses dix-huit printemps. Sa bouche rose et ses yeux noirs me sourient, et un reflet d'or, splendide comme une auréole de gloire, enveloppe son front pur où s'ébouriffent des petits cheveux — que tout à l'heure je baiserais amoureuxment. — Jeanne, je t'aime ! je t'aime ! Et, comme autrefois, nous causons, la main dans la main, émus et palpitants, le cœur réchauffé par notre amour ressuscité et par la flamme vive du foyer où dansent les salamandres.

V

Ecoute Jeanne... La bise, froide et âcre, pareille à une voix humaine qui se lamente, pleure autour de notre maison solitaire ; écoute... écoute aussi ce bruit monotone et si triste des feuilles jaunies qui s'envolent et se dispersent au loin, ainsi que nos illusions. Ne dirait-on pas le vol effaré de pauvres âmes qui se cherchent et s'appellent dans la nuit, avec de grands frissons éperdus ; qui demandent, peut-être grelottantes, à entrer dans notre chambre parfumée d'amour, pour se reposer, à l'abri des tentures attiédies, de leur éternel voyage...

VI

Comme il doit faire froid, au dehors, mais comme il fait bon, chez nous. Aussi, viens, serrons-nous l'un près de l'autre, railons la bise aigre qui fredonne sa plaintive mélodie et, oublions tout, et le vent et le froid, et nos soucis et nos chagrins, et nos chimères défuntes, oublions n'est-ce pas ? A quoi bon récriminer, à quoi bon évoquer le passé, remuer les cendres froides des années envolées quand, dans la flamme éclatante de notre foyer, dansent, ce soir, les salamandres?..

VII

Tiens, mignonne,

veux-tu, en attendant que la lente aiguille marque les heures, — veux-tu que je te dise un conte, un beau conte bleu ? Va, quoiqu'il te semble, je me souviens encore de tes préférences, je sais que tu n'aimes guère les histoires vraies, toi, la rêveuse, qui t'accoude à la fenêtre, par les belles nuits d'été, sous les yeux d'or du firmament. Ce conte que je te vais dire me fut jadis conté par une petite fée que je rencontrai un matin d'avril, au coin d'un bois, gazouillant, si merveilleusement belle avec ses yeux humides de pervenche, à la voix si pure et si douce que tu l'aimerais, toi aussi, si, par bonheur, ce que je te souhais, comme moi, tu la rencontrais. Cette petite fée, vrai lutin vêtu d'étoffe aux mille couleurs chatoyantes, a un joli nom, un nom aussi joli que ses jolis yeux : elle s'appelle *la Fantaisie*. Lorsqu'on la croise sur la route ou qu'on l'aperçoit de loin, folâtrant dans les champs comme un enfant en maraude, on est sûr d'avoir, le soir, des songes enchanteurs et troublants.

C'est d'elle que je tiens mon beau conte bleu... Ecoute, Jeanne...

VIII

Il y avait une fois...

Brrr... Ma lampe baisse, mon feu s'éteint, et Jeanne, la tant aimée d'autrefois, n'est pas là... Mais alors, je rêvais !

— Va dormir, va dormir, murmure à mon oreille une voix, laisse là ton histoire, tu la diras plus tard, par un soir pareil, à quelque belle fille qui t'aimera. Aux fantômes, mon pauvre ami, il est inutile de dire des contes de fée !...

SILVIO.

RAISON DÉCISIVE

Un paysan désigné pour faire partie du jury essaye de se faire dispenser de siéger.

— Quels sont vos motifs d'excuse ? lui demande le président des assises.

— Monsieur le Président, je ne sais ni lire ni écrire... J'en ai d'ailleurs informé par lettre M. le Procureur général.

MOTS D'ENFANTS

Fanny (7 ans). — Maman ! Regarde donc Tommy comme il se tient bien sur sa tête.

Est-ce que je pourrais m'y tenir aussi, dit ?

La maman. — C'est bon pour des petits garçons, mais ça n'est pas joli pour une petite fille de se tenir sur la tête.

Fanny. — Alors je suppose qu'il faudra que j'attende que je sois grande fille.

TOUT A FAIT COMME DANS LA VIE



Jean (qui a joué à la dinette avec sa sœur). — Sûrpristi, madame ! un pareil dîner !

Le père. — Comment, Jean, c'est toi qui te permet de jurer comme ça !

Jean. — C'est que vois-tu, nous jouons au mari et à la femme avec petite sœur, et c'est moi qui suis le mari. Tu comprends ?

JEANNE D'ARC

(Pour le SAMEDI)

Ils étaient heureux ces vieillards !
Le mari fêtant sa naissance,
Buvait à sa femme, à la France,
Avec les airs les plus gaillards !
Une enfant restait pour famille,
Pour ses dix-huit ans que d'amour !
Mais hélas, soudain l'éclair brille,
La France craint un triste jour.
Voilà la guerre, son cortège,
Le vieux voit Jeanne sanglotter,
Et lui dit : " Que Dieu te protège,
Pars enfant, il faut l'écouter. "
Le cœur tout rempli de souffrance,
La mère écoute au loin ses pas,
— " Allons femme, c'est pour la France,
Dit l'époux, ô ne pleurons pas ! "

Et, n'écoutant que sa vaillance,
Jeanne avait quit é Vaucouleurs,
Bannière au vent pour la France,
Elle marchait vers les douleurs.
Tu t'en vas connaître la guerre,
Le froid, les tempêtes, le vent,
Tu vas pleurer ton pauvre père,
Mais ton Dieu lo veut, en avant !
Domrémy, voilà ta naissance,
Orléans, victoire pour nous !
Rouen, le lieu de ta souffrance.
Vois, ta vieille mère à genoux,
Dit adieu à toute espérance,
Se raidit... et ne pleure pas ;
Ton père, Jeanne, dit tout bas :
" O courage, c'est pour la France. "

Un soir, assis tout tristement,
Son vieux père et sa vieille mère,
Voyaient venir le régiment ;
D'une allure tout altière
Il arrive... elle, ne vint pas !
Mais un soldat, noir de fumée.
S'avance, il dérige ses pas,
Vers cette chaumière enfumée.
— " Jeanne n'est plus, pauvres époux.
Celle dont vous étiez éprise.
Elle est morte en brave, debout,
Pauvre mère, l'anglais l'a prise. "
Lui se tait !... il ne pleure pas
Ce vieux, brisé par la souffrance.
— " Allons femme, dit-il bien bas,
Ne pleurons pas, c'est pour la France ! "

AMABLE BERTHELOT CARON.

Québec, 21 avril 1895.

CHRONIQUE MONDAINE

RAPPORTS AVEC LES PROFESSEURS

Les enfants auxquels on fait donner des leçons à la maison, seront toujours soigneusement habillés pour recevoir leur professeur.

Il y aurait de la grossièreté à les laisser paraître, en sa présence, avec des cheveux ébouriffés et des vêtements négligés.

On exigera qu'ils parlent très respectueusement à celui qui prend la peine de les instruire et, on ne prendra jamais, à moins de circonstances absolument exceptionnelles, parti pour eux contre lui.

Les enfants doivent reconduire leur professeur qui est leur supérieur, par l'âge, d'abord, et par le savoir.

Lorsqu'une fille a des professeurs masculins, la mère, la gouvernante ou une femme de chambre d'un certain âge, assiste toujours à la leçon.

Le prix des leçons qui est convenu d'avance, à l'époque fixée pour les payer, est déposé, renfermé dans une enveloppe avec adresse manuscrite, sur la table, à la place du professeur.

Il serait impoli de mettre cet argent dans la main de celui auquel il est destiné.

Les parents doivent toujours parler aux professeurs de leurs enfants avec la plus parfaite politesse, se donnant ainsi en exemple et témoignant, par ce moyen, de leur reconnaissance à ceux qui enseignent un art ou une science aux êtres qui leur sont le plus chers.

Le paiement tout sec est insuffisant, il faut y ajouter une gratitude sincère. On invite quelquefois le professeur à dîner, dans quelque position de fortune qu'on se trouve ; il n'y a à cela nul inconvénient, car nous supposons qu'on n'a choisi que des gens recommandables pour leur confier l'âme ou l'esprit de ses enfants. On peut également faire quelques présents au professeur. Le



Madame de la Haute-gomme (croyant avoir affaire à un mendiant). — Laissez-moi, je ne donne jamais rien aux fainéants ! Si vous m'ennuyez je vais appeler un constable.

L'ouvrier. — Merci, madame, de votre bonté, mais je ne vous ai rien demandé, je voulais seulement vous remettre les faux cheveux que vous venez de perdre.

plus fier les acceptera s'ils sont choisis et surtout offerts avec tact. Il comprendra très bien qu'on veut lui prouver qu'indépendamment du prix payé, on lui est encore redevable.

Ces indications serviront également dans les relations avec le proviseur d'un lycée, le principal d'un collège, une institutrice, la directrice d'un pensionnat, la supérieure d'un couvent (avec celles-ci on introduira une nuance marquée de respect) etc., etc.

Le professeur lui, est tenu de se présenter convenablement vêtu : des habits tachés, du linge négligé, une barbe longue feraient la plus mauvaise impression sur l'esprit de l'élève.

Il lui parlera avec bienveillance, mais d'un ton ou l'on sente l'autorité ; il ne plaisantera jamais avec lui afin de conserver tout le prestige de sa position.

Enfin la plus élémentaire loyauté lui commandera de ne jamais laisser échapper, en sa présence, un mot qui offense une croyance, la délicatesse, la morale.

Dans ses rapports avec les parents, son attitude aura toute la dignité voulue, si elle est aussi éloignée de la hauteur que de la platitude.

BLANCHE DE SAVIGNY.

Jimmie. — Maman, la nouvelle cuisinière est en train de faire bouillir quelque chose de drôle pour le dîner.

La mère. — Qu'est-ce donc, mon chéri ?

Jimmie. — Toutes les serviettes de bain.

LA SUPÉRIORITÉ DE LA FEMME

Ida. — Que les hommes sont donc lents dans tout ce qu'ils font ! Figure-toi que George, pour me faire la demande a pris deux bonnes heures ; je croyais qu'il n'en finirait pas.

Hélène. — Et combien de temps cela t'a-t-il pris pour l'accepter ?

Ida. — Juste deux secondes.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE
CANADIENNE

Avec la semaine expirée, s'est affirmé, une fois de plus, le succès de la Société Artistique Canadienne et nous n'insisterons jamais assez sur tous les services rendus au public, mais principalement aux jeunes gens se destinant à la carrière musicale, auxquels se trouve ainsi ouvert le chemin de l'étude.

Tous les revenus sont employés, chacun le sait, et aux distributions d'instruments et de partitions, mais principalement aux frais des cours gratuits qu'elle offre aux élèves désireux de s'instruire.

Encourageons cette œuvre de propagande et pour cela ne reculons pas devant une aussi minime dépense qu'est celle de quelques uns des scriptums de la Société, nous en seront sûrement récompensés, un jour ou l'autre, d'abord par la satisfaction d'une bonne œuvre accomplie, puis par le gain de quelque lot.

La Récolte du "Samedi"

(A travers les journaux Parisiens)

Un vieux buvour vient de mourir et sa veuve consulte un marbrier au sujet du monument funéraire.

—Voulez-vous un fût de colonne? demande l'industriel.

—Non, non, je connais les goûts de mon pauvre défunt! Une colonne de fûts fera mieux son affaire.

En cour d'assises:

Le président.—Ainsi, vous avouez que vous avez forcé avec une pince monseigneur la porte du magasin de M. X...?

L'accusé.—J'avais toujours eu des dispositions pour le commerce.

Le président.—???

L'accusé.—Je voulais ouvrir une boutique de bijoutier.

—Bassinez-vous la partie malade avec de l'eau de roses, et ne sortez qu'avec des "conserves fumées!" Vous savez ce que c'est? ajoute l'éminent praticien.

—Parfaitement.

Depuis ce temps-là, Gobillard ne sort plus qu'avec un jambon sous chaque bras.

SUR LA CANNEBIÈRE

—Tel què vous mè voyez, moi qui vous parle, mon bon, ze l'ai entrépris plus dè cinquanté fois, votré tour du monde...

—Mais vous vous êtes touzours arrêté à la Madrague?

—Té, qui qui vous l'a dit?

Au bureau militaire du 20e corps.

Monsieur qui n'a pas encore fait de service se présente pour retirer son livret. On est en train de le lui établir. Le scribe pose les questions selon le formulaire:

—Votre métier?

—Professeur au Collège de France.

Le scribe, continuant:

—Vous savez lire et écrire?

On parle, devant Robineau, des aciers et des endroits où ils sont le mieux travaillés.

—Les meilleures épées, dit quelqu'un, sont fabriquées à Tolède; quant aux canifs..

—Ils viennent d'Asie, interrompit Robineau.

—Comment d'Asie...

—Certainement: les canifs de Bagdad...

DANS L'ANTICHAMBRE D'UN MINISTRE

—No soyez pas si poli avec l'huissier!... Les ministres méprisent quelquefois les quémandeurs, mais les huissiers toujours!

A UNE CONFÉRENCE SUR LES DROITS DE LA FEMME

La conférencière.—Oui, mes chères amies, où serait l'homme, s'il n'y avait pas eu la femme? (S'arrêtant un instant et regardant autour d'elle)

—Je le répète, où serait l'homme, s'il n'y avait pas eu la femme!

(Voix dans la galerie).—Au Paradis, madame.

On donne à Toto une grande tarte aux cerises à partager avec ses deux frères. Il en mange une bonne moitié; puis fait le simulacre de cracher sur le reste.

—Hou... le vilain... gronde la bonne.

Toto philosophe:

—C'est pour que les autres n'en veuillent pas.

PRÉVOYANCE

Un meunier moribond voyant sa femme en pleurs

Lui dit: Ma femme je me meurs!

Comme en notre métier un homme est nécessaire,

Jacques, notre garçon, ferait bien ton affaire:

C'est un fort bon enfant, sage, et que tu connais;

Épouse-le, crois-moi, tu ne saurais mieux faire.

—Hélas! dit-elle, j'y songeais.

—Eh bien! mon pauvre vieux, dit ironiquement à Falempin un de ses amis, j'ai scruté à l'Officiel la liste des nouveaux chevaliers... Il paraît que ce n'est pas encore pour cette année, ta nomination?

—Je n'y comprends rien! Au ministère, on m'avait pourtant promis le ruban rouge.

—Le voilà passé au bleu!

IL Y A TREMPÉ ET TREMPÉ



I

—Arrête, animal, ou je vais te flanquer une trempé.

UN DOCUMENT HISTORIQUE

"Paris, 5 avril 1854.

"Mon chair père,

"Je commence ma lettre exprès par une faute d'orthographe, afin de me créer un titre qui puisse me conduire, un jour, à l'Académie française...

ALEXANDRE DUMAS fils."

Une brave campagnarde examine, dans un bazar à bon marché, une nouvelle poterie, prétendue incassable et inaltérable:

—Mais, demande la bonne femme, avec une nuance d'inquiétude, est-ce que ça ne donne pas du goût aux aliments?

—Ah! madame, réplique le marchand avec un geste superbe, ça le leur enlève!

Un certain fonctionnaire n'a jamais inspiré une pièce de vers.

On a dit spirituellement de lui:

—Dame, il n'a jamais rien donné aux poètes et il ne prête pas à la poésie.

NOS CHÉRIS

—Mais tu me fais mal, Lili, à me taper ainsi sur la tête.

—C'est donc pas un œuf de Pâques que tu caches là, m'sieu?

"Aristote disait: "Mes amis, il n'y a pas d'amis!" Illustre blagueur, va! Pas d'amis!

Chaque membre du corps social a un ami qui lui est particulier. Les débardeurs ont la Mi Carême; — les marins, l'amirauté; — les épiciers, l'ami don; — les boulangers, la mie de pain; — les artilleurs, la mitraille, — et le boulevard des Italiens, la rue de la Michodière."

Eh bien, est-ce que ça n'est pas de la littérature plus amusante que celle du gros Sarcey, ça?

De la même école, la grande école française du calembour.

Eugène S... racontait le fait.

—Messieurs, disait-il, la fille, très jolie, d'un de mes amis a été mariée, hier, à un huissier. Eh bien, la physionomie de la pauvre enfant en était toute contrainte.

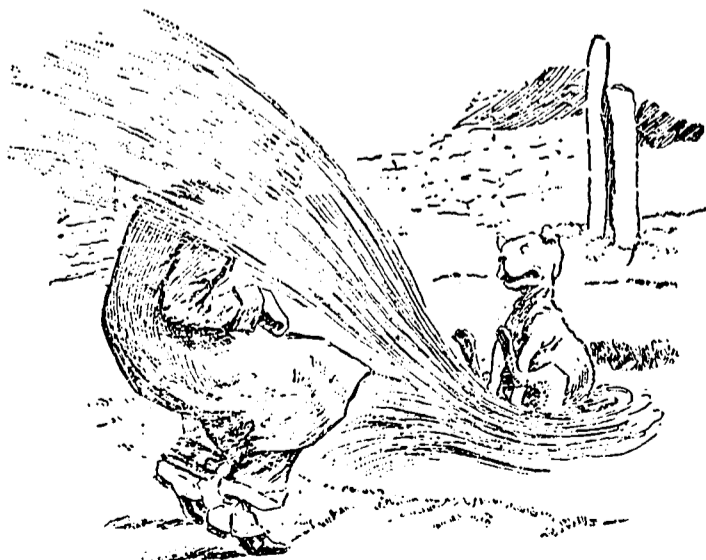
—Ah! riposta un autre, cela n'était pas sans signification.

—Eh bien, comment va ce pauvre Marcel...

—Hum... pas bien du tout, on est inquiet.

—Voyez-vous, pour moi, je crois qu'il fumait trop...

—En... oui, à force de fumer, on finit par casser sa pipe.



II

A ces mots Fido terrifié s'arrête et...



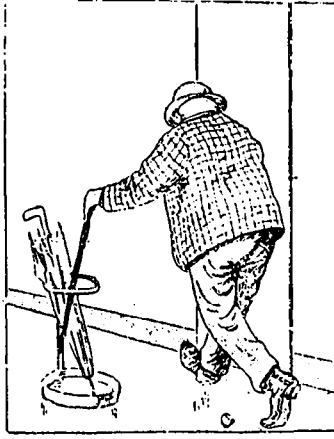
III

...ce fut le monsieur qui fut trempé.

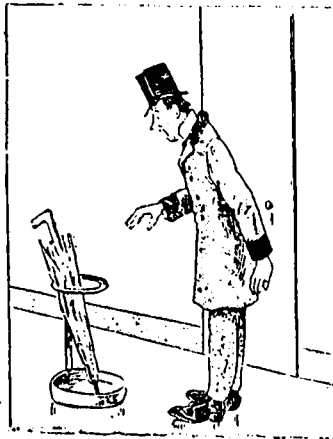
TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN



I
Le jeune Marius (de Marseille) allant en visite, un jour de pluie, déposa son parapluie dans l'antichambre...



II
...trois minutes après, un monsieur myope, qui sortait, opéra inconsciemment la substitution de l'élégant parapluie de Marius avec son propre riflard qui était du plus beau rouge.



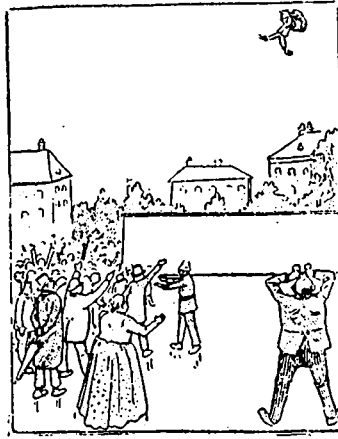
III
Le jeune Marius fut bien vexé en constatant l'échange mais...



IV
...comme il pleuvait, il se résigna à l'ouvrir faute de mieux.



V
Le mistral soufflait fort sur la Canebière, si fort que Marius, à un certain moment, fut enlevé dans les airs...



VI
...où il flotta comme un météore à la grande stupefaction de ses compatriotes.



VII
Bientôt Marius, toujours cramponné à son parapluie, se promenait au-dessus des flots, faisant concurrence aux nuages.



VIII
Mais, le vent ayant cessé, l'aéronaute improvisé et son parachute descendirent doucement entre le port et If. Marius, industriel comme tout bon Marseillais, se servit alors de son véhicule aérien comme d'une nacelle. Ce fut là que le trouvèrent les matelots partis à sa recherche.

Nota. — Le parapluie est toujours consacré par Marius comme trophée de cette extraordinaire aventure.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

X
RECUEILLEMENT

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du plaisir, le bourreau sans merci,
Va cueillir les remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main, viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robe surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul trainant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.

Ch. BAUDELAIRE.

BABYLAS SE TRAHIT

— Pierre, qu'est-ce qu'un corps transparent ?
— C'est un corps au travers duquel on peut voir.
— Bion. Donnez un exemple.
— Une vitre, monsieur.
— Et vous, Babylas, donnez un autre exemple.
— Le trou d'une serrure, m'sieur."

A SES MOMENTS PERDUS

Un médecin bien connu de Montréal vient de faire paraître une annonce par laquelle il demande un cocher.

Un jeune homme de bonne mine vient se présenter et demande à son futur patron quels seraient ses devoirs.

Le médecin. — Oh rien, absolument, à part des soins à donner à mes deux voitures et à mes trois chevaux, que cirer les chaussures et de nettoyer les couteaux et l'argenterie.

Il est vrai que vous aurez à servir à table quand j'aurai des invités, et vous aurez aussi le jardin à soigner, vous laverez les chassiss et les prélatrs... savez vous lire et écrire ?

Le cocher. — Oui, monsieur.

Le médecin. — Eh bien, vous tiendrez compte des visites et vous irez faire mes petites collections.

Le cocher. — Parfaitement, monsieur, mais avez vous de la terre glaise dans votre jardin ?

Le médecin. — Je ne pense pas ; pourquoi ?

Le cocher. — Parce que j'aurais utilisé mes loisirs à faire de la brique.

Un homme qui avait perdu sa femme, alla chez un de ses amis, marbrier funéraire, pour lui commander un monument.

Après échange de politesses, le marbrier dit à son ami :

— Je suis bien peiné d'avoir appris la mort de votre femme, mon cher Baptiste. C'est une triste affaire pour vous et vous la regretterez souvent.

— Sûrement, elle me manque beaucoup, gémit Baptiste en branlant la tête, elle me faisait de si bonne soupe aux pois.

LA DIFFÉRENCE

Freddy. — Papa, qu'est-ce qu'un voleur ?
Le père. — C'est un homme qui est arrêté pour avoir pris ce qui ne lui appartenait pas.
Freddy. — Et s'il n'était pas arrêté, dis, papa ?
Le père. — Alors ce serait un financier.

— Quand faites-vous votre service militaire !
— Jamais. J'ai une infirmité constitutionnelle.
— Alors, vous pouvez demander la révision !

THEATRE ROYAL

GARRY OWEN

Garry Owen offre aux habitués de la salle de la rue Côté, cette semaine, une jolie représentation tragi-comique avec "Garry Owen."

La scène se passe en Irlande, dans le comté de Galway, et représente tous les sentiments les plus nobles et les traits des mœurs les plus caractéristiques du peuple irlandais.

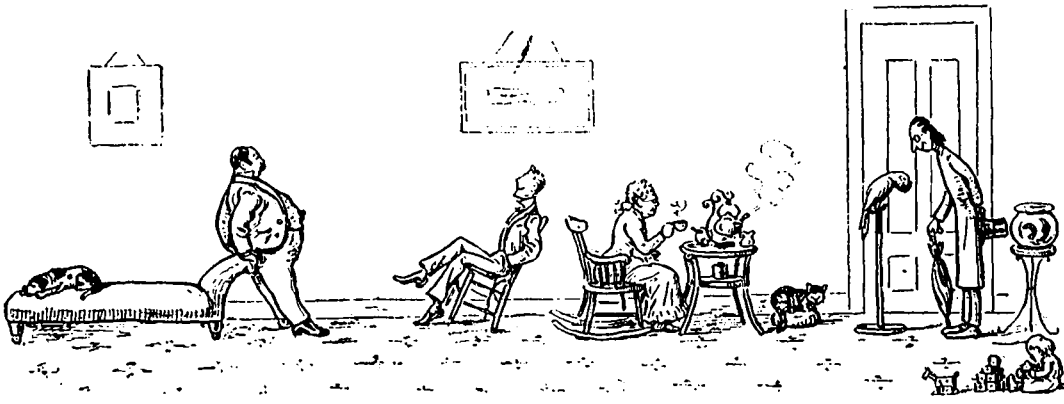
La musique est vive et entraînant, les scènes émouvantes et bien propres à attirer le public. C'est dans le rôle principal de "Garry Owen," que Tony Farrell, remporte un grand succès se traduisant par de nombreux rappels.

La chanson *Tell them that you'r Irish*, est particulièrement acclamée. N'oublions pas Melles, Minnie Emmett et Jonnie Leland, applaudies à outrance.

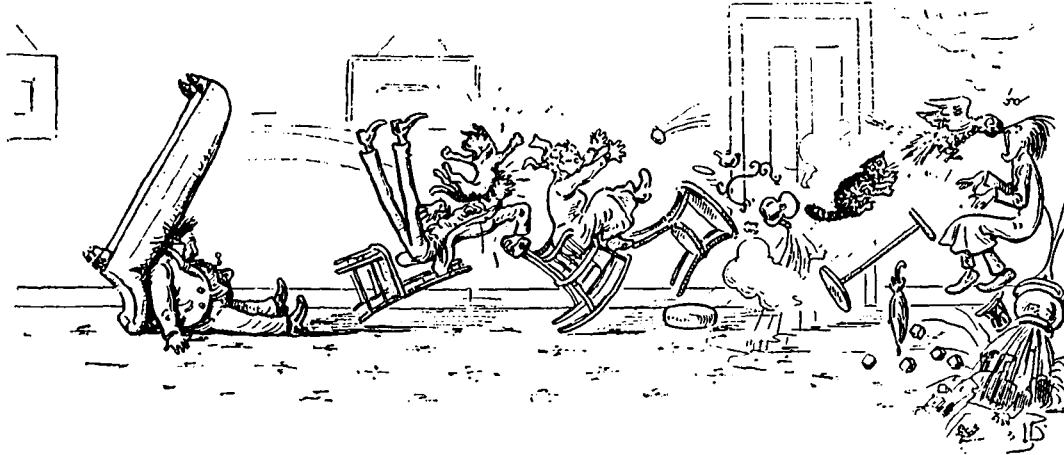
Tous les acteurs, du reste, s'acquittent avec honneur de leurs différents rôles et le succès remporté sera certainement celui qui accueillera toutes les représentations de la semaine.

Semaine suivante : *The Derby Mascot*.

INTÉRIEUR TROUBLÉ



I
Les roulettes des meubles, nouveau système, fonctionnent admirablement, mais....



II
...cela a quelquefois des inconvénients.

JOLI PAVILLON A VENDRE

I

Je me trouvais, à ce moment-là, à Malaga, dans la *neveria* du café de la *Louve*. Je ne me rappelle plus combien de degrés de chaleur marquait le thermomètre, mais je peux garantir qu'il en marquait beaucoup.

Aussi trouvai-je une joie intime à absorber un *limon helado* en pensant aux neiges éternelles de la Sierra Nevada.

Rien cependant autour de moi n'évoquait des paysages montagneux.

L'aspect était presque exclusivement urbain. Des billards, des tables de marbre, des garçons de café, des consommateurs, un coin de rue poussiéreux ; certes, tout cela n'avait rien d'alpestre !

Ces consommateurs fumaient des *puros* en se racontant des histoires de brigands. Le brigandage, dans cette partie merveilleuse de l'Andalousie, est encore très florissant.

Faut-il l'attribuer au caractère des habitants ?

A la beauté d'un climat qui porte les gens à éviter la fatigue et les sollicite à acquérir en un clin d'œil des biens amassés à la sueur d'autres fronts ?

Est-ce l'effet d'une psychologie défectueuse ?

La gendarmerie se perd en conjectures là-dessus.

Je faisais d'ailleurs comme la gendarmerie, je me perdais en conjectures. C'est une façon comme une autre de passer le temps.

Un canadien de mes amis, qui humait un *refresco* à côté de moi, paraissait également conjecturer, mais j'ai su depuis qu'il pensait à autre chose.

II

Car, je ne sais pas si je vous l'ai dit, j'avais fait la connaissance d'un canadien.

Rencontrer un canadien à Malaga, cela m'avait paru exquis et ironique.

Et puis (vous trouverez peut-être l'idée insensée, mais cette impression me poursuivait malgré moi), quand je me promenais avec lui, il me semblait que j'avais moins chaud.

Le Canada pensez donc ! Je songeais à la neige, à la glace, à des degrés au-dessous de zéro, au point d'en oublier le soleil, celui de quatre

heures, qui est tellement ardent que, à Malaga, pendant ce laps, personne ne travaille.

Donc, tandis qu'autour de nous des consommateurs racontaient des histoires où la vérité était outrageusement mêlée à la fable, mon canadien eut un sourire.

— J'ai, moi aussi, mon histoire de brigand, dit-il.

— Tiens, tiens, tiens, lis-je pour répondre quelque chose.

Il crut que je doutais, il répondit :

— Ma parole d'honneur !

— Je vous crois, ajoutai-je.

— C'était en Algérie...

Je me dis : Ce sera peut-être long, renouvelons les consommations, et je demandai deux glaces.

Il poursuivit :

— J'avais été envoyé là-bas par la maison Otto Nezdla, qui faisait le commerce des huiles de baleine et désirait avoir un dépôt d'huiles en Algérie. Elle m'avait chargé d'acheter un petit pavillon à l'abri du vent du nord, à Sétif. J'étais jeune alors, je débutais dans les affaires, et mon inexpérience devait m'être fatale. Quand j'arrivai dans la ville où je devais acheter la maison en question, je fus frappé de la pénurie d'immeubles à vendre. Cependant je remarquai, tout à côté du quartier militaire, un petit pavillon au mur duquel était attaché un écriteau ainsi libellé :

JOLI PAVILLON

A VENDRE

OU

A LOUÉ

Si l'orthographe était fantaisiste, l'architecture de cet édifice était d'une extrême simplicité. Je pensai que j'avais là une occasion de faire une acquisition à bon compte. Je m'approchai d'une étroite fenêtre grillagée derrière laquelle j'avais cru distinguer une tête.

En me voyant, cette tête s'avança en s'éclairant d'un sourire.

Cette tête ouvrit sa bouche et s'écria :

— On est mieux où vous êtes que là où je suis !

Je fus charmé de cette réflexion qui me permettait une heureuse entrée en matière.

— Il ne tient qu'à vous, monsieur, répondis-je,

de changer nos situations respectives. Je ne demande qu'à prendre votre place.

Mon homme me regarda sans répondre.

— Je viens de voir, lui dis-je, que ce pavillon était à vendre ou à louer.

Cette fois, il se mit à rire, en disant :

— C'est encore cet animal de Pichu ! Farceur de Pichu va !

— Eh bien, monsieur, lui dis-je, si ce pavillon me convenait, je l'achèterais volontiers !...

— Vous voudriez acheter-la...

Il s'interrompit.

— Vous dites ?

— Rien.

— Seulement, serait-il possible de visiter cet immeuble ?

— Oh ! rien de plus facile. Vous n'avez qu'à tirer le verrou et à entrer.

En effet—détail qui me parut singulier—la porte était fermée au verrou extérieurement. Je poussai donc le verrou et j'entraï. Une chose m'impressionna fortement : ce pavillon se faisait remarquer par une absence complète de mobilier.

La maison du maître de Lazarille de Tormes, dans laquelle il n'y avait qu'un lit de roseaux, était aussi confortablement meublée que ce pavillon dans lequel le lit était remplacé par des planches. Mais il s'agissait pour moi d'en faire un dépôt d'huiles de balaine et il m'importait assez peu que le propriétaire eût ou non des meubles.

Il s'aperçut d'ailleurs de mon étonnement et il s'empressa de dire en souriant :

— Les meubles sont encore chez le tapissier.

— Ceci me dispense, répondis-je, de vous demander si la maison vous appartient.

— Ah ! vous me croirez si vous voulez, me dit-il, mais si je devais y passer mon existence, je la donnerais pour rien.

— Pour rien !... Vous voulez dire que si vous trouviez un acquéreur, vous ne seriez pas exigeant pour le prix ?

— Ah ! pour cela, non !

— Si l'on vous en donnait mille francs... la donneriez-vous ?

Il se mit à rire.

— Je vous crois que je la donnerais !

Diable ! me dis-je, il y a peut-être des vices cachés.

— Mais me garantissez-vous, que cette maison est solide ? lui demandai-je.

— Solide ! Ah pour ça, dans deux cents ans elle sera encore debout !

— Eh bien ! monsieur, je vous l'achète mille francs.

MENU CORSÉ



Muzodor (qui a dîné en ville).—Voyons, j'ai eu de... la soupe... poisson... côtelettes... porto... sherry... rhum... champagne... whisky et... stout... ça suffit... pas besoin d'un tremblement de terre sur la carte... Rempportez ça... garçon.

LES MÉSAVENTURES D'UN HOMME DE L'OUEST

Il me regarda avec défiance.
 —Ce n'est pas sérieux ! s'écria-t-il.
 —Voyons, vous me disiez tout à l'heure que vous donneriez cette maison pour mille francs...
 —Ah ! pour ça, oui !
 —Eh bien, je vous propose mille francs...
 Comme il ne répondait pas, je pensai qu'il doutait de ma solvabilité. Je tirai mon portefeuille de ma poche et en sortis dix billets de banque.
 —Voilà mille francs, lui dis-je.
 Il étendit la main, prit les billets, les regarda, mais, comme il ne se décidait pas, je lui dit :
 —Vous allez, pour régulariser le marché, me signer une promesse de vente. Nous n'irons chez le notaire que le jour de la prise de possession.
 —Ah ! bon !
 —Je désire entrer bientôt.
 —Et moi je désire sortir le plus tôt possible.
 —Ça se trouve bien.
 —Ecoutez, je suis encore ici pour quatre jours et ne puis vous la donner avant.
 —Oh ! cela ne presse pas à ce point, lui dis-je. Prenez huit, dix jours, si vous voulez.
 —Dix jours, c'est bien cela. Dans dix jours vous pouvez revenir et on ira chez le notaire.
 —Au revoir, monsieur.
 —Au revoir, monsieur, me dit-il ; je regrette de ne pouvoir vous offrir quelques rafraîchissements, mais ma bonne est sortie et elle a emporté les clefs de la cave.
 Je le remerciai, l'assurant qu'il n'était pas dans mes habitudes de boire entre mes repas.
 J'avais tiré de mon portefeuille une feuille de papier. Je rédigeai au crayon une promesse de vente, et, quand il eut signé, je pris congé de lui.

III

Dix jours après, je me présentai devant le pavillon, escorté de deux immenses charrettes chargées de barils d'huile de baleine.
 Ah ! monsieur ! quel ne fut pas mon étonnement en trouvant huit soldats dans la maison. Je les priai de sortir, et, comme ils ne regardaient sans répondre, j'ajoutai que j'avais acheté le pavillon, il y avait dix jours, à un nommé Planchapin qui me l'avait vendu moyennant 1,000 francs.
 A ces mots, les huit hommes se mirent à rire comme de petites folles. Je crus qu'ils se moquaient de mon accent, mais comme ils ne s'en allaient point, j'allai prévenir un sergent de ville auquel je racontai mon histoire. Il me

SIMPLE EXPLICATION



Elle.—Je ne comprends pas, M. Piton, comment vous pouvez avoir de pareilles délicatesses de sentiment, vous êtes parfois quasiment féminin.
 Piton.—Oh ne voyez là dedans rien d'étonnant, ma chère Victoire, la moitié de mes ancêtres étaient des femmes.



I

Pendant son dîner, qu'il prit à l'Hotel Windsor, il eut la fatale idée d'égayer sa soirée par la lecture du SAMEDI.



II

...ce qui lui occasionna une douce hilarité, partagée d'ailleurs par le garçon, mais...



III

...comme toute métaille a, hélas ! son revers, il s'esclaffa si bruyamment qu'oubliant tout... il se renversa le potage bouillant sur les genoux.



IV

Hélas, trois fois, hélas, les élitiers du SAMEDI ont reçu hier son désabonnement.

regardait tout en se mordant les lèvres. Quand j'eus fini, il me pria de l'attendre et il entra dans la caserne qui était à côté. Je pensai qu'il allait chercher du renfort, mais il revint seul après quelques minutes :
 —Monsieur, me dit-il, vos mille francs sont bien perdus. Votre vendeur était de la classe. Il a quitté avant-hier le régiment et Dieu sait où il se trouve à présent. Ah ! il ne valait pas cher ! Avant-hier, ajouta-t-il en montrant mon pavillon, il était encore là.

Le soldat de 2^e classe, Thomas Planchapin m'avait vendu la salle de police ?

MARCHEF.

BATAILLE DE MOINEAUX

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, les moineaux sont d'heureux coquins. Table toujours mise, gîte toujours prêt, ventre toujours plein : leur humeur batailleuse n'a rien à voir avec la température, et il ne leur arrive jamais de consulter le baromètre avant de s'aligner.

Pendant que leurs confrères emplumés gémissent et souffrent sous les raffales de neige, secouent tristement leurs plumes poudrées à frimas et demandent en vain un abri aux buissons dépouillés ; eux, se moquent des intempéries, se rient de la neige qui tombe, de la bise glacée qui souffle, et ne songent qu'à assouvir leurs petites haines de bestioles rageuses.

Une pelouse déserte au fond d'un jardin public est vite choisie pour le champ clos, les témoins sont convoqués ; les voilà perchés sur les buissons d'alentour, tout prêts à juger des coups.

Tchirp ! Tchirp ! les trompettes ont sonné au champ clos, et comme des preux qui, la lance au poing, luttent pour leur belle, les deux champions se sont précipités l'un sur l'autre, archoutés sur leurs torses, le bec en arrêt, les plumes ébouriffées pour se donner un air plus terrible.

Quels coups de bec, mes amis !

Tchirp ! Tchirp ! les plumes volent, mêlées à

la neige, les mandibules cornées frappent d'estoc et de taille, ici jouant de la pointe et piquant ferme, là tenaillant l'épiderme et faisant des bleus dans la chair grassouillette.

Tchirp ! Tchirp ! voici un corps à corps.

Pour peu que les témoins connaissent le manuel du parfait duelliste c'est le moment d'intervenir, de déclarer l'honneur satisfait, de rédiger le procès-verbal, de réconcilier les combattants.

Puis, quittant l'arène blanche, dont la neige éparpillée garde l'empreinte du combat, toute la bande ira s'attabler autour d'un crottin servi chaud et fumant et, en signe de paix fera ripaille des grains d'avoine échappés intacts au suc gastrique de la cavalerie des voitures publiques.

Cependant la nuit est venue, le dernier morceau est avalé : Tchirp ! Tchirp ! adieu ! adieu ! Vite partons ; dans une envolée la bando regagne les toits, et disparaît dans la haute futaie des tuyaux et des cheminées.

Là, chacun dans son trou tenu bien chaud par le calorifère voisin, digérera paisiblement son grain, et dormira la grasse matinée, pendant qu'au fond des bois les rouges-gorges et les mésanges grelottent, affamés, sous le blanc linceul.

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, les moineaux sont d'heureux coquins.

EMILE FRECHON.

A OU PRÈS MARSEILLE

—Eh bien, jeune homme, vous êtes allé ce matin à la chasse ?

—Oui, oui...

—Que vous est-il donc arrivé ? Vous êtes tout à l'envers.

—Il y a de quoi. Figurez-vous que je poursuivais un lièvre. Mon chien Miraut le tenait serré et faisait tapage... Tout à coup, je l'ai en bolle... je vise... je fais feu et... je tue Miraut.

—Ah ! Et votre lièvre ?

—Le lièvre... il me rapporta Miraut, le déposa à mes pieds et s'enfuit... il court encore.

(L'ami en fait autant sans doute.)

IMPROBABILITÉ MANIFESTE



La dame. — Monsieur L'homme, avez vous trouvé, par ici, un portemonnaie ?

L'homme. — Y avait-il quelque chose dedans ?

La dame. — Oui, cinquante piastres

L'homme. — Dites donc, madame, ai-je l'air d'un monsieur qui a trouvé une bourse avec cinquante piastres dedans ?

BALLOTTE !

COMÉDIE EXPRESS EN 1 ACTE

LE COMTE, député sortant, 60 ans. — LA COMTESSE, 40 ans.

(Un salon de verdure devant l'huis du château ancestral. Le comte, les yeux fixés, sans voir, vers les volutes bleuâtres que décrit dans l'atmosphère sans souffles la fumée de son cigare, se balance mélancoliquement dans un "rocking-chair." La comtesse étendue sur une chaise longue de jardin, a laissé glisser de ses genoux un journal déplié.)

LE COMTE (d'une voix de rêve). — Il n'y a pas !... Il n'y a pas !...

LA COMTESSE (avec une nonchalante impatience). — Depuis une heure vous répétez les mêmes mots !... Que n'y a-t-il pas, à la fin ?

LE COMTE. — Moyen de faire autrement, pardieu !... Il faut que je me désiste !

LA COMTESSE (d'un ton détaché). — En faveur de ?...

LE COMTE (rancuneux). — De ce petit "mardi-gras" de Castel-Anplivan !... Un rallié !... A quoi ?... Aux charmes de la buvette !

LA COMTESSE. — Le fait est qu'il est arrivé bon premier...

LE COMTE (dédaigneux). — Peuh !... d'un millier de voix... pas même !... Mais, c'est égal. Il n'y a pas !... Il n'y a pas !...

LA COMTESSE (tranquillement). — Eh ! bien, puisqu' "il n'y a pas !"... désistez-vous, voilà tout !

LE COMTE. — Cela vous est aisé à dire, ma chère !

LA COMTESSE. — Vous avez répété cent fois que la politique vous horripilait, que cette Chambre... d'estaminet... quo cette société de gens mal élevés...

LE COMTE. — Oui, on dit tout cela quand on y est... Mais quand on se voit à la veille d'être contraint de renoncer à y rentrer...

LA COMTESSE. — Est-ce bien vous que j'entends !... vous qui vous écriiez, ici même, la veille du scrutin : "Enfin, c'en est donc fini de ce métier honteux d'esclave et de paria qu'émandant humblement la protection des cabaretiers et la voix arrosée des imbéciles !... Enfin je vais donc savoir si de cette urne alambiquée sortira pour moi un nouveau maillon de chaîne ou bien la chère liberté dans la saine et vivifiante brise de la forêt, avec de longues randonnées à la queue des chiens découplés sur le cerf ou le chevreuil !"

Avez vous dit cela, oui ou non ?

LE COMTE. — C'est quo je ne m'imaginai pas, alors, que cette petite peste de Castel-Anplivan m'enlèverait trois communes... que je croyais mes "bourgs pourris."

LA COMTESSE (se soulevant sur le coude et re-

gardant le comte en face). — Mais qu'est-ce donc qui vous tient tant au cœur, dans ce mandat de député ?

LE COMTE (noblement). — Une seule et unique chose, je l'avoue, comtesse.

LA COMTESSE. — Pas votre carte de circulation sur les dix réseaux ?... Vous n'en avez jamais fait usage...

LE COMTE. — Mon secrétaire voyait pour moi mes électeurs

LA COMTESSE. — Pas davantage l'attrait des séances ?... Pour ce que vous y alliez !...

LE COMTE. — Le moins possible, c'est vrai.

LA COMTESSE. — Pas le travail des commissions ?

LE COMTE. — Je n'ai fait partie d'aucune.

LA COMTESSE. — Encore moins le plaisir de frapper du poing la tribune ?

LE COMTE. — Je professe pour ce comptoir d'éloquence électorale la plus déterminée aversion.

LA COMTESSE. — Pas les couloirs... ou la buvette ?

LE COMTE. — J'y fréquentais si peu.

LA COMTESSE. — Mais, alors quoi ?

LE COMTE (avec éclat). — Quoi !... Les rappels à l'ordre Madame !

LA COMTESSE (stupéfaite). — Hein ?

LE COMTE. — Ah ! comtesse, il n'y a que cela de vrai ! Tant qu'il n'a pas encouru les foudres de la Présidence, un député n'est qu'un... député, c'est-à-dire peu de chose, en somme. Rappelé à l'ordre, il devient quelqu'un. Je l'ai bien vu, au cercle, un soir où l'on croyait que j'avais été jusqu'aux honneurs de la censure !

LA COMTESSE. — Mais... on ne rappelle guère à l'ordre que les interrupteurs !

LE COMTE. — Justement ! L'interruption est la gloire du parlementarisme moderne ; elle enfante la popularité et, si elle ne fait pas toujours des ministres, elle défait sûrement les ministères ! (tristement) Hélas !... Je ne serai plus jamais rappelé à l'ordre, ma pauvre amie ! Il n'y a pas !... Il n'y a pas !...

(Le comte allume mélancoliquement un second cigare, et, les yeux fixés sur les volutes etc. bleuâtres, — (Voir plus haut). La comtesse reprend sa pose nonchalante, étendue sur sa chaise longue de jardin — Long, très long silence.)

PARISIEN.

Frédéric II, soupirant avec de beaux esprits, leur demanda : "Que feriez-vous, si vous étiez roi de Prusse ?" Chacun s'efforça de faire une réponse spirituelle et flatteuse. Quand le tour du marquis d'Argens fut venu, il lui dit : "Ma foi, sire, j vendrais le royaume, pour en venir manger les revenus à Paris."

Qu'est-ce qu'un traité quand on le subit ?



(Le garçon qui a été envoyé à la maison pour chercher son certificat de naissance). — Monsieur, maman ne peut pas avoir mon certificat, elle a oublié à quelle église j'ai été baptisé.

A PROPOS DE L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Tous les jours parviennent au SAMEDI de nombreuses lettres, toutes félicitant les éditeurs de l'œuvre qu'ils ont entreprise en publiant l' Histoire Illustrée de Jeanne d'Arc, nous ne pouvons résister au plaisir d'en publier quelques extraits.

Québec, 28 Avril 1895.

Mes félicitations à MM. Poirier et Bessette pour l' Histoire de Jeanne d'Arc, qu'ils ont commencée dans le dernier numéro du SAMEDI. Voilà de la bonne et saine littérature comme il nous en faudrait plus souvent, cela nous repose des romans ineptes auxquels nous sommes trop souvent habitués.

Bonne réussite

L. PAQUETTE.

STE HÉNÉDINE, 27 Avril 1895.

Même aussi au SAMEDI pour l' Histoire de Jeanne d'Arc que j'ai reçue hier, c'est très bien écrit et ça fera un beau volume de littérature en même temps que d'histoire.

Votre bien dévoué,

R. A. MORISSET.

Ottawa, 27 Avril 1895.

Courage mes chers amis, avec des ouvrages de la valeur de l' Histoire de Jeanne d'Arc, le SAMEDI va avoir pour lecteurs tous les canadiens-français qui s'intéressent à la glorieuse histoire de notre ancienne mère-patrie.

Je vous félicite bien sincèrement pour ma part de l'heureuse idée que vous avez eue là.

Bien à vous,

R. TAILLON

PAUVRE DAME

WHISKY PARTOUT



—Dis donc... mon bon... homme, tu ne diras pas... qu'elle n'est pas de... première qualité, celle-là... il pleut du whisky.

PAS DE RISQUES A COURIR

Un homme de forte taille, à la figure resplendissante de santé, se présente dans une compagnie d'assurance sur la vie et demande qu'il lui soit délivré une police.

L'employé. — Vous avez passé la visite du médecin et elle vous est très favorable.

A présent votre profession vous engage-t-elle dans des affaires hasardeuses ?

Le client. — Pas le moins du monde.

L'employé. — Vous empêche-t-elle de dormir la nuit tranquillement ?

Le client. — Non, monsieur.

L'employé. — Risque-t-elle de vous exposer à des dangers tels que le feu, les rixes, etc ?

Le client. — Jamais, monsieur.

L'employé. — Pourrait-elle jamais vous causer des blessures par le fait de sauvetages, de chevaux emportés, etc. !

Le client. — Ah non, monsieur.

L'employé. — Ne vous met-elle jamais en contact avec des gens dangereux, des criminels ?

Le client. — Non, monsieur.

L'employé. — Eh bien, je suis d'avis qu'on peut vous accepter pour le montant que vous demandez. Quelle est votre profession ?

Le client. — Policeman !

MENUS EPICURIENS

Potage croûte au pot

Pièce de bœuf bouillie sauce aux tomates

Grives rôties

Purée de lentilles

Ecrevisses à la bordelaise

Soufflé vanillé

Potage croûte au pot. — Mettez des croûtes de pain grillées dans un plat creux, versez dessus du bouillon avec de la graisse du pot-au-feu ; faites gratiner ces croûtes sur le feu ; quand le bouillon est tari et que les croûtes sont bien risolées, mettez-les dans une soupière et versez dessus du bouillon dégraissé et passé.

Sauce aux tomates. — Coupez en deux des tomates bien mûres, mettez-les dans une casserole avec quelques émincés de jambon maigre, du thym, du laurier, de la mignonnette ; laissez mijoter pendant une demi-heure ; ajoutez deux grandes cuillerées de bouillon ; faites bouillir jusqu'à consistance convenable et passez à travers une étamine fine. On peut y ajouter, au moment du service, un peu de glace, de viande ou de beurre.

Purée de lentilles. — Faites cuire des lentilles dans de l'eau avec sel, bouquet garni, oignon piqué et carotte, et après cuisson, passez-les à la passoire. Remettez cette purée sur le feu pour y incorporer soit beurre, soit jus de viande, et servez avec bordure de croûtons frits.

Ecrevisses à la bordelaise. — Les écrevisses étant cuites au court bouillon, passez au beurre carottes et oignons coupés en petits dés ; laissez tomber à glace, mouillez avec vin blanc et un peu de la cuisson passée au tamis ; laissez réduire ; assaisonnez fortement de persil et de poivre de Cayenne ; réchauffez, dans cet appareil, les écrevisses, et pour servir, versez le tout dans une casserole à légumes.

BARON BRISSE.

PAS DANS LE SECRET

Un homme, qui donnait l'autre soir à dîner à quelques amis, ne possédant pas une cave bien garnie, avait donné ordre à son domestique de prendre une demi-douzaine de bouteilles de claret.

Le dîner commence et l'amphytrion, désirent frapper l'imagination de ses convives, dit négligemment à son serviteur :

—Baptiste ! Apportez-moi une couple de bouteilles de claret. Du caveau No. 9, vous savez ?

Baptiste (qu'on avait oublié de mettre dans le secret). — S'il vous plaît, Monsieur, est ce de la demi-douzaine de bouteilles que le marchand a apporté hier que vous voulez parler.

(Il a reçu son congé le soir.)

VOLÉE EN PERSPECTIVE

Madame Latulippe vient d'envoyer son petit Charlot, porter à son mari, qui travaille loin de la maison, un morceau de viande et des patates bouillies. Au lieu de s'y rendre directement, Charlot s'est amusé en route, si bien que le dîner est gelé quand il arrive à destination. Le dialogue suivant s'engage entre le père et son héritier.

Le père (en colère). — Pourquoi les patates sont elles aussi froides que ça.

Charlot. — C'est pas étonnant papa, elles pourraient l'être à moins, maman les a fait bouillir dans l'eau froide.

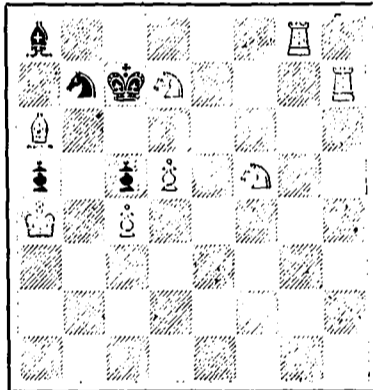
ECHecs

PROBLEMES D'ECHECS ET JEUX D'ESPRIT

PROBLÈME No. 9.

Par M. E. PRADIGNAT

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Jeux d'Esprit

No 23 — CHARADE

Bien qu'une main pourrait s'armer
De mon premier pour l'assommer,
Cette charade est complaisante,
Lecteur, tu ne le nieras pas,
Car la voici qui te présente
De quoi servir à ton repas ;
Elle t'apporte en mon deuxième
Un aliment fort précieux ;
Elle te sert, près de la crème,
Mon tout, gâteau délicieux.

x

No. 29 — LOGOGRIPHE

Sur quatre pieds, lecteur, à ton fusil placée,
Je guide ton regard ; ma tête déplacée,
J'arrive devant toi, pauvre ou riche vraiment ;
Prends trois pieds, dans ton pain tu me vois en l'ouvrant.

x

No 30 — ENIGME

Trois consonnes, quatre voyelles,
Forment la fleur des cœurs fidèles.

x

No 31 — ARITHMÉTIQUE

Comment faire pour diviser un baril de vin de 8 gallons, quand on n'a pour mesurer le vin qu'un petit baril de 3 gallons et un de cinq.

No 32 — DEMI-CARRÉ

Par JEAN CANADA

Une petite ville de la province d'Ontario
Un enjeu
Une préposition
Nom familier d'un père
Une consonne

x

No 33 — MOT EN LOSANGE

Par RUTHRA

Consonne-Passage-Tribu romaine-Plaie-Lien-Hégire-Voyelle.

x

No 34 — MOT EN CROIX

Par JOSEPH PELLETIER

Avec les 17 lettres suivantes former une croix qui puisse se lire en commençant par la dernière lettre comme par la première.

SSSSSSSAEEERERRR

Adresser les solutions à *Philidor*, journal le SAMEDI.

SOLUTIONS DES PROBLEMES ET JEUX D'ESPRIT DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

ÉCHECS

Solution du problème No 8

BLANCS

NOIRS

1 — C 4 F du R | 1 — N'importe lequel
2 — Suivant le coup des noirs | 2 — Echec et mat

Ont trouvé la solution juste :

MM Sphinx d'Ottawa ; F. Weber, Asselin (Montréal).

x

PROBLÈME No. 11

Entier-Rentier.

x

PROBLÈME No. 12

Jonc-haie, Jonchaie.

x

PROBLÈME No. 13

Léon X. } XVIIe Siècle
Charles V. }
François Ier. }

NOTA.—Il y a, de ce problème, d'autres solutions justes dont nous tenons également compte,

x

PROBLÈME No. 14

SAMEDI
TACTE
SATINE
CANADA
CALINE
CARENÉ

x

PROBLÈME No. 15

2 coqs, 5 poules et 13 poulets.

x

PROBLÈME No. 26

PROBLÈME No. 27

M
CIL
HONAN
COLONEL
MINOTERIE
LANERRET
NEREE
LIT
E

NICE
HOT
COMA
ETAL

x

Ont trouvé 7 solutions : MM. Marguerite des Prés (Québec).

Ont trouvé 6 solutions : MM. Jos. Pelletier, Prémère, Charlotte (Montréal) ; Sphinx d'Ottawa ; Eug. Brunet, Un Esquimau (Québec) ; P. H. Hébert (St-Liboire) ; R. A. Morisset (Ste-Hénédiène).

Ont trouvé 5 solutions : MM. Ruthra, E. Barcelo (Montréal) ; Mikado (Lévis) ; Jos. Turgeon (Plessisville).

Ont trouvé 4 solutions : MM. Alex. Galipeau, Armandine (Montréal) ; F. X. L'Heureux (Québec) ; Alph. Beauregard (St-Hyacinthe).

Ont trouvé 2 solutions : MM. Matthieu, Jeanne (Montréal) ; Emma Beausoleil (Terrebonne) ; Z. Paquin (St-Cuthbert).

Ont trouvé 1 solution : MM. Marie Germain (Montréal) ; Dina Lauriault (Ste-Cunigonde) ; Alph. Boucharde (Lévis) ; A. Z. Pacaud (Beaubarnois) ; Jos. Archambault (St-François de Sales) ; Alph. Forest (Holyoke Mass) ; Raoul Daoust (Montréal).

MM. Cecile Morrissette (Trois-Rivières) ; Nellie L. (l'Épiphanie) ; Brunette, Alf. Lebeuf (Salem Mass) ; Prima-vora (Manchester N. H.) Nous ont adressé des solutions justes pour le No 18, mais trop tard pour être insérées.

FEUILLETON DU SAMÉDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

TROISIÈME PARTIE

IV — LE CHATEAU DE ROTHÉNEUF

(Suite)

— Dame, monsieur ? fit le douanier, c'est à n'y rien comprendre : depuis que je suis ici, il y a bien dix ans de cela, jamais je ne l'avais vu habité l'hiver.

— La famille de Montmoran est donc à Rothéneuf ?

— Elle arrive demain. Le garde a reçu une dépêche aujourd'hui ; vous pensez... Quelle affaire ! Rien de prêt... J'ai justement rencontré le garde dans la journée, il avait perdu la tête ; il croyait encore ses maîtres à Cannes, et les voilà qui reviennent. Il allait chercher tous les gens qui seraient libres pour mettre le château en état.

— C'est bizarre, prononça M. Delalande.

— Oh ! il y a évidemment quelque chose là-dessous.

— C'est possible.

M. Delalande se promena une demi-heure avec le douanier ; puis, très intrigué, oubliant sa réserve, sa sauvagerie, il se dirigea vers le château.

La demeure de la famille de Montmoran qui, de loin, dominait le paysage s'enfonçait, à mesure qu'il approchait, derrière des mamelons couverts de pins, de chênes verts, de fusains et de tamaris.

Un vaste parc, en-clos de murs, l'entourait, contenant tous les arbres qui résistent au hâle de la mer.

Devant la façade qui regardait les terres, s'étendait un beau jardin, où poussaient des géraniums, des œillets et de magnifiques rosiers. L'habitation ancienne avait été modeste, une sorte de repaire, avec une tour et un corps de logis crénelé, planté face à la mer.

Sur les côtés, on avait élevé, au dix-huitième siècle, deux charmants pavillons, qui communiquaient par une longue galerie traversant l'ancien corps de logis.

Au parc, un escalier taillé dans le rocher, bordé d'une rampe à balustres de granit, permettait de descendre à une jolie plage, tapissée de sable d'or, au fond de laquelle était une élégante cabine.

À gauche de cette plage, entre des rochers, une petite crique, formée par un étroit goulet, servait de mouillage au canot et au petit yacht à vapeur de Philippe de Montmoran.

M. Delalande se promena longuement dans les alentours du château, un peu honteux de son indiscrétion, mais n'y résistant pas.

C'était absurde, cependant : que la famille de Montmoran passât l'hiver à Cannes, à Paris ou à Rothéneuf, en quoi cela pouvait-il l'intéresser ?

Et, malgré cela, il attendait, rôdant près de l'entrée du parc, observant, à travers les arbres, les allées et venues.

Le garde du château parut au moment où le jour se levait. Il était harassé et venait, le plus gros de la besogne terminée, boire une petite verre dans sa maisonnette, placée à l'entrée du parc. Et, son petit verre bu, il sortit un peu, fumant sa pipe.

M. Delalande n'était décidément plus le même homme, car il interrogea le garde. Quel sentiment mystérieux le poussait donc à se renseigner sur des choses, sur des personnes qui auraient dû lui être si indifférentes ?...

Le garde ne lui en apprit pas davantage que le douanier.

— Arrivons demain. Que tout soit prêt. — Comte de Montmoran.

Il montra la dépêche froissée à M. Delalande.

Il criait d'un ton furieux :

— Jamais, jamais ça ne leur était arrivé ! Et, à moins qu'il n'y ait quel- qu'un de la famille de malade, je n'y comprends rien... Et préparer tout ce château en une nuit ! moi j'ai à peu près fait ma besogne, mais ma femme n'aura pas fini !... Avec ça que la mer est amusante l'hiver ! Des tempêtes, et toujours des tempêtes !... Il est vrai qu'on dit que ça vous amuse vous !

La mer offrait, en ce moment, un très beau spectacle, toute soulevée par le vent, se brisant en magnifiques flots d'écume sur les monstrueux rochers de Cancale. M. Delalande ne la regarda même pas en rentrant chez lui : toutes ses pensées étaient prises par la famille de Montmoran, comme jadis lorsqu'il suivait une instruction.

— Pourquoi ces gens là reviennent ils si subitement en Bretagne ? se demandait-il avec une forte d'angoisse. Pourquoi ?

Au milieu de la journée, il ressortit machinalement, un peu avant l'heure à laquelle devait arriver la famille de l'amiral ; et il alla se poster sur la route de Saint-Malo.

Il rencontra la voiture de M. de Montmoran à la montée d'une côte ; il put examiner toute la famille.

Tous, l'amiral, sa femme, Philippe, les jeunes filles semblaient tristes, accablés.

Mais l'attention de M. Delalande se porta principalement sur Viviane de Montmoran, qui était effroyablement pâle.

— Drame d'amour, prononça lentement M. Delalande, tandis que la voiture disparaissait au haut de la côte.

Cette famille désolée, entourant cette jeune fille dont le désespoir n'était que trop visible et venant chercher la sauvage solitude de la mer... Un vieux psychologue tel que lui ne pouvait s'y tromper ; il devinait à peu près

le drame : un amour contrarié ou impossible, et des crises, des larmes, des désespoirs qu'on croit éternels !

Il dit philosophiquement :

— De ces choses que le temps arrange toujours.

Il haussa rapidement les épaules et rentra chez lui, s'imaginant que, maintenant qu'il s'était expliqué le mystère, il allait oublier et les Montmoran et les Trévenec, et reprendre sa tranquille existence...

Et cependant le visage de Viviane ne sortait plus de son esprit, et une nouvelle curiosité germait en lui...

Il s'écria :

— Mais sapristi les affaires de ces gens-là ne me regardent en rien ! C'est bien assez d'avoir été mêlé une fois à la vie de cette famille...

Il disait cela mais n'étouffait nullement le désir qui le pénétrait de connaître les motifs exacts du désespoir de Mlle de Montmoran.

À la nuit, après avoir longuement lutté contre sa curiosité qu'il jugeait malsaine, indignée de lui, il quitta sa maison et refit sa promenade de la nuit précédente.

Il n'avait pu résister

Lorsqu'il arriva en vue du château de Rothéneuf, quelques fenêtres étaient encore éclairées au premier étage ; mais, l'une après l'autre, ces lumières s'éteignirent.

Et le château sembla s'être endormi tout entier.

M. Delalande allait retourner sur ses pas quand une des fenêtres s'ouvrit, et une forme blanche apparut vaguement.

— Allons, fit-il en souriant, la rêverie obligatoire de la jeune fille désespérée.

Il essayait de se moquer, mais il ne le faisait que du bout des lèvres ; une sympathie secrète le portait à plaindre cette jeune fille, avant même qu'il eut compris l'intensité de sa douleur.

Viviane ne demeura que quelques instants à sa fenêtre ; mais bientôt elle reparut dans le parc, se dirigeant vers le point culminant d'où l'on domine la mer à perte de vue.

Elle s'assit sur un rocher, M. Delalande sentit qu'elle pleurait. Puis elle rentra chez elle.

— Le sommeil est le meilleur des consolateurs, dit M. Delalande.

Et il reprit le chemin de sa maison.

Viviane, cependant, ne connaissait guère plus le repos, l'oubli absolu qu'elle apportait la nuit avec le sommeil.

Depuis quelques jours, elle dormait à peine ; et lorsque ses yeux se fermaient, des rêves aussi douloureux que la réalité rendaient son chagrin ininterrompu, ce chagrin qui avait commencé à Cannes, après le départ subit de Gilbert Morel, qu'une lueur d'espoir avait interrompu à Paris et qui, maintenant lui faisait presque souhaiter la mort.

Ah ! quel déchirement s'était produit dans tout son être lorsqu'elle avait entendu Gilbert Morel révéler le secret de sa naissance.

— Je ne m'appelle pas Gilbert Morel... M. Morel n'est que mon père adoptif... Je suis le marquis de Trévenec.

Oh ! comme elle aurait voulu connaître ce secret la première ! Comme elle aurait fermé la bouche de son bien-aimé.

— Mon bien-aimé !

Malgré la fatalité qui semblait les séparer à jamais, elle ne l'appelait plus qu'ainsi, elle ne vivait plus qu'en lui !

Emportée évanouie du cabinet de son père, où se passait cette cruelle scène, elle s'était fait répéter ce qui avait suivi ; et elle était follement fière des hautaines déclarations de son bien-aimé.

Avec quel sublime courage il avait accepté d'être le fils d'un assassin ! Combien, à sa place, eussent repoussé cet abominable héritage ! Lui n'avait pas failli à ce nom.

Avec quel élan il avait jeté ces nobles paroles :

— O mon père, avant de rien savoir, avant de connaître les preuves sous lesquelles on t'a accablé, je te crois innocent !... J'hésitais à accepter ton titre et ton nom... Maintenant, je les revendique avec orgueil ! Non, tu ne peux pas avoir été un assassin !

Elle avait fermement écouté ce récit, que son père lui faisait d'une voix tremblante ; car le vieil amiral était presque aussi cruellement impressionné que sa fille. Et depuis, personne n'avait entendu la jeune fille se plaindre, personne ne l'avait vue pleurer.

Elle n'oubliait pas que sa cousine, que la compagne de son enfance, aimée comme une sœur, était la fille de la victime de Ville-d'Avray.

Elle avait même eu le sublime courage de consoler sa cousine, à qui il avait fallu apprendre enfin que son père était mort assassiné. Cette pénible révélation avait si profondément impressionné Madeleine qu'elle pleurait son père comme si elle venait de le perdre. Et c'était pour elle, autant que pour Viviane, que M. de Montmoran avait décidé ce voyage à Rothéneuf ; car il ne pouvait plus être question en ce moment de rester à Paris, de faire paraître les deux jeunes filles dans le monde ; et il était impossible à la famille de Montmoran de vivre isolée à Paris au milieu de la saison des fêtes.

Mme de Montmoran redoutait bien un peu la solitude où ils allaient vivre, abandonnés à leurs pensées ; mais Philippe organiserait des excursions, des parties de pêche. Et l'amiral espérait vraiment que les mille distractions de la mer atténueraient, sans la choquer, l'immense douleur qu'ils éprouvaient tous.

Il n'avait parlé du jeune marquis de Trévenec qu'une fois.

— Oublions, avait-il dit, celui qui fut Gilbert Morel, puisque Gilbert Morel n'existe plus. Et imaginons-nous que le marquis de Trévenec n'existe pas, puisque la fatalité nous forcerait de le détester, et qu'aucun de nous n'en aurait la force.

Alors, Madeleine avait entouré Viviane de ses bras :

— Pas même moi, ma chérie ! sur mon âme, sur notre tendresse de

sœurs, je te jure que mon cœur ne renferme que des pensées affectueuses, des pensées de pardon pour celui que tu aimais !

Viviane écarta doucement sa cousine et ne répondit pas : si elle l'avait fait, c'eût été pour dire que celui qu'elle aimait n'avait besoin d'aucune indulgence, d'aucun pardon.

Et depuis, jamais le nom de Gilbert n'avait été prononcé.

Le départ avait été brusquement préparé. Et, sauf Madeleine, qui ne savait pas résister à ses larmes, tous dominaient leur douleur.

— Je suis content de Viviane, disait l'amiral à sa femme, elle est forte !

— Ah ! vous êtes content de Viviane ?... Vraiment ?

Mme de Montmoran levait les yeux au ciel : elle avait moins de confiance que son mari. Elle connaissait mieux sa fille et comprenait qu'elle n'avait nullement renoncé à son amour.

« Elle n'est pas résignée, elle attend ! »

Le lendemain de leur arrivée à Rothéneuf, Philippe était, au point du jour, dans sa petite crique, à passer la revue de ses deux embarcations, et ayant ordonné les petites réparations nécessaires, que des ouvriers de Saint-Malo allaient exécuter rapidement, il réunissait un petit équipage, un mousse et deux matelots, et annonçait qu'à la fin de la semaine on pourrait faire des promenades en mer.

En attendant, il proposa une excursion du côté de Cancale, par les rochers.

Ils partirent au commencement de l'après-midi, s'efforçant tous de cacher leur tristesse, et Philippe essayant même de se montrer joyeux, de donner de l'entrain.

Cette promenade, ils la faisaient toutes les saisons ; ils la détaillèrent ce jour-là comme s'ils la faisaient pour la première fois, s'attachant au moindre rocher, au moindre point de vue, à la moindre chose qui fournissait un aliment à leur conversation. Mais cela était si factice que, peu à peu, les paroles tombèrent et qu'au retour ils étaient très silencieux.

Insensiblement, Viviane était restée en arrière avec Mme de Montmoran.

Plusieurs fois, Philippe était venu les rejoindre ; et comme il voulait les entraîner :

— Laissez-nous, lui dit sa mère, nous vous rejoignons.

Elle voyait, depuis quelques instants, la poitrine de sa fille se gonfler, elle devinait une crise de sanglots et tout le mal que se faisait Viviane pour ne pas éclater.

Et dès qu'un rocher les dissimula complètement, elle attira la jeune fille sur son cœur.

Elle dit, comme seule une mère peut le dire :

— Ma pauvre enfant ! Le visage de Viviane se couvrit aussitôt de larmes ; et, tordue par les sanglots, elle balbutia :

— Ah ! tu me comprends, toi !

— Ma chérie ! comme tu souffres !

Et Mme de Montmoran la consolait avec une infinie tendresse.

— Mère, raconte-moi les circonstances de cet assassinat ; je te promets d'être forte !

— Hélas murmura la pauvre femme, je lis dans ton cœur : tu voudrais encore espérer ?...

Viviane baissa la tête.

— Dis-moi bien tout ! fit elle d'une voix sourde.

Mme de Montmoran obéit au désir de sa fille, elle raconta les moindres détails qu'elle se rappelait, s'attachant avec une grande douceur à détruire l'espérance dans le cœur de sa fille.

Et elle termina par ces mots :

Sans doute, chère enfant, c'est en un moment de folie qu'il accomplit ce crime ; mais il ne saurait y avoir de doute sur sa culpabilité... Comment pourrais-tu espérer, puisque la mère elle-même de ce malheureux ?...

La jeune fille l'interrompit violemment :

— Mère, elle ne croyait plus en son fils ! Tandis que moi, je le crois innocent uniquement parce qu'il était le père de Gilbert. Et je t'en supplie, ne me dis plus de ne plus espérer !

V — VIEILLARD ET JEUNE FILLE

Quelques jours s'étaient écoulés sans amener de nouveaux incidents. La famille de Montmoran suivait exactement le programme tracé par l'amiral : beaucoup d'excursions, beaucoup de distractions en mer si le temps était favorable, dans les terres lorsque la tempête soufflait en mer.

L'amiral avait eu soin d'expliquer, à haute voix, devant son garde, devant ses domestiques, la raison de cette villégiature hivernale : il avait besoin de repos et, cette année, le mistral l'avait empêché de le trouver à Cannes : il était donc venu se réfugier dans sa vieille Bretagne, et ces dames avaient eu la gentillesse de lui sacrifier leur saison, de même que Philippe lui sacrifiait son congé. Et, devant cette explication, le premier étonnement passé, on ne s'occupait plus d'eux dans le pays. Un étranger qui aurait pénétré dans le château n'aurait, d'ailleurs, remarqué rien d'anormal : on y vivait dans un grand calme, agréablement coupé par les promenades qu'organisait Philippe.

Il n'y avait de discussion qu'entre l'amiral et sa femme, et le soir, lorsque personne ne pouvait surprendre leur conversation.

M. de Montmoran s'entêtait à être satisfait de sa fille.

— Ma chère amie, déclarait-il, ce séjour en Bretagne lui fait le plus grand bien, je n'oserais pas dire que l'oubli est venu, mais il viendra sûrement.

— Mon bon ami, répliquait sa femme en haussant les épaules, vous avez commandé votre escadre admirablement ; mais vous n'entendez rien au caractère de votre fille. Elle aime son Gilbert plus que jamais, et elle n'a nullement renoncé à l'épouser.

Quand M. de Montmoran entendait cette phrase colossale, il jetait un regard stupéfait sur sa femme et se contentait de répondre assez timidement.

— Vous vous imaginez donc que votre fille est une Parisienne comme vous ?

Sa femme répondait avec humeur :

— Patientez, observez, et le premier incident vous éclairera mieux sur les véritables sentiments de votre fille.

Un matin, comme l'amiral entra dans la bibliothèque, il entendit un cri étouffé et vit sa fille qui tombait toute raide sur un grand divan qui occupait un côté de la pièce.

— Viviane !

Il la releva.

— Mais qu'as-tu donc ?... Je vais appeler ta mère...

Déjà il tendait la main vers un timbre ; Viviane l'arrêta ; et, d'une voix mourante :

— C'est inutile, mon père, j'ai la force de souffrir seule... Voyez, je suis brave !

Elle se redressait, comprimait les battements de sa poitrine, et, d'un pas d'automate, elle se dirigea vers la porte de la bibliothèque :

— Où vas-tu, Viviane ?

Son père la suivait

— Je vous en supplie, mon père, ne m'accompagnez pas !

En ce moment, Madeleine pénétrait aussi dans la bibliothèque ; et, voyant le visage bouleversé de sa cousine, elle se jeta à son cou.

Viviane l'écarta doucement.

— Laissez-moi ! Laissez-moi tous !

Et elle sortit.

M. de Montmoran et sa nièce se regardèrent quelques secondes tout stupéfaits.

— Voyons, petite, interrogea l'amiral, tu dois comprendre, toi qui vis auprès d'elle comme une sœur ?...

— Je vous jure, mon oncle que, ce matin, au moment où elle allait descendre à la bibliothèque, elle semblait toute calme.

M. de Montmoran aperçut alors, à terre, un de ses journaux déplié, froissé.

Il le ramassa brusquement et lut ces quelques lignes qui lui sautèrent aux yeux :

« Changement d'état civil.

« Un événement des plus romanesques et qui semblerait vraiment exotique, s'est passé hier au ministère de la marine.

« Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié le nom du lieutenant (Gibert Morel) qui s'est si bravement conduit au Tonkin, et particulièrement lors de l'attaque de Fou Tchéou.

« M. Gilbert Morel s'est présenté hier au Ministère afin de faire rectifier son nom sur les cadres, ainsi que la chose était déjà accomplie, de la façon la plus authentique et la plus légale, par devant notaire.

« Il ne nous appartient pas de révéler les secrets de famille de celui qui fut le lieutenant (Gilbert Morel) et qui, en réalité, avait le droit de porter les nom et titre de marquis de Trévenec, ainsi qu'il résulte des pièces les plus sérieuses et des témoignages les plus autorisés.

« Le brillant officier est reparti dans la soirée, pour rejoindre sa grand-mère, la marquise douairière, qui vit très retirée, en Bretagne, dans le château familial de Trévenec. »

L'amiral plia le journal en tremblant

— On parle de Gilbert ? interrogea anxieusement Madeleine.

— Hélas ! et c'est évidemment ce qui a causé le trouble de ta cousine.

— Permettez-moi de lire, mon oncle.

Tandis qu'elle lisait, ses yeux s'obscurcirent de larmes.

— Ah ! quelle fatalité ! murmura-t-elle. Si Dieu ne vient pas à notre aide, Viviane mourra de chagrin.

— N'exagéons pas, fit l'amiral avec un triste sourire ; mais il est certain que ma pauvre Viviane doit bien cruellement souffrir ; va la rejoindre, enfant.

— J'ai peur que ma présence ne lui fasse plus de mal que mon affection ne lui fera de bien, répliqua Madeleine, d'une voix sourde.

L'amiral baisa tendrement sa nièce au front ; puis tout chancelant, il monta dans la chambre de sa femme.

Mme de Montmoran, toujours aimable paresseuse, se levait à peine et commençait lentement sa toilette.

En voyant le journal tout froissé que tenait son mari, elle s'écria :

— On parle de Gilbert là-dedans !

— Oui. Il se conduit avec une grandeur d'âme digne de sa race.

— En auriez-vous jamais douté ?

— Non, mais il poursuit son sacrifice avec un héroïsme vraiment surhumain.

Mme de Montmoran parcourait l'écho du journal.

— Il faut cacher cela à Viviane, dit-elle vivement.

— Elle l'a lu la première.

— Mon Dieu ! s'écria Mme de Montmoran en joignant les mains, en quoi donc cette chère enfant a-t-elle mérité votre colère que vous la fassiez souffrir ainsi ?... Mais où est elle, mon ami ? Il n'y a que moi qui puisse la calmer, la consoler...

— Je pense que Madeleine est auprès d'elle. Venez, vous pouvez les voir de votre fenêtre.

Mme de Montmoran se rapprocha de la fenêtre et vit en effet Madeleine qui tenait sa cousine par la taille ; mais cela dura à peine une minute. Déjà Viviane se dégageait en souriant péniblement.

— Merci, ma chérie, disait elle, merci de ta tendresse ; je sais que ton cœur est plein de moi, que tu me prendrais, avec joie, la moitié de mes

douleurs ; mais, dans de tels moments, vois-tu, j'ai surtout besoin d'être seule. Va rassurer nos parents, qui pourraient s'inquiéter de mon absence ; mais je ne veux personne, personne !... Empêche même ma mère de venir me rejoindre. Va !

Madelcine obéit... Et la pauvre désespérée, disparaissant sous les arbres, gagna le fond du parc, et descendit l'escalier taillé dans la roche. Elle rencontra Philippe qui fumait son cigare en surveillant le matelot et le moussa chargés de nettoyer ses embarcations.

—Ma petite sœur vient me rendre visite ? demanda-t-il gentiment.

Elle eut un sourire contraint et tendit sa joue à son frère.

—Tu fais une petite promenade.

—Une grande, cher frère.

—Me veux-tu pour cavalier ?

—Non. Je veux être seule.

Il essaya, malgré cela, de l'accompagner.

—Ma chère Viviane, je ne te laisserai pas t'aventurer toute seule dans les rochers : voici mon bras ?

Elle secoua tristement la tête.

—Non ! Si j'étais avec toi, je me laisserais consoler, je pleurerais : quand on pleure, on devient faible, et j'ai besoin d'être forte pour m'habituer à cette idée que Gilbert va vivre auprès de nous, chez sa grand-mère, que peut être nous le rencontrerons dans nos promenades en mer...

Tout bouleversé, Philippe demanda :

—Mais, qui t'a dit cela ?

—Tu verras ; on l'annonce dans le journal de père. Quand je suis toute seule, quo je ne parle pas de lui, je deviens très courageuse... Et ce matin, vois-tu, je ne saurais parler de lui. Constate que je suis brave, que je ne pleure pas ?

—Ah ! chère Viviane, tu as le cœur d'un homme ; car, moi, devant ton chagrin, je ne sais plus retenir mes larmes !

De grosses larmes coulaient en effet sur ses joues. Viviane eut l'énergie de sourire :

—Soyez brave, Monsieur l'officier.

Et elle s'éloigna, très ferme tant qu'elle supposait qu'on pouvait la voir.

Mais, à mesure qu'elle s'enfonçait dans le dédale des rochers, elle faiblissait. Par moment, elle devait s'appuyer contre des murailles rougeâtres, que tapissaient des goémons.

Elle ne s'arrêtait pas pourtant, elle voulait gagner une grotte qu'elle aimait depuis son enfance, un assez vaste refuge taillé dans le roc par les vagues et qui n'asséchait qu'à marée basse.

C'est là qu'elle avait souvent rêvé le bonheur ; c'est là qu'elle allait pleurer son bonheur perdu...

Quand elle arriva près de la grotte, la mer n'avait pas entièrement quitté son parquet de sable émaillé de petites pointes rocheuses ; mais elle voulait y pénétrer tout de suite et s'aventura, en sautant de rocher en rocher.

Dans le fond, un grand bloc s'étendait, couvert d'un lit de varech que les vagues ne mouillaient qu'aux grandes marées. En ce moment, il était sec et doux, et Viviane put s'y reposer.

Le spectacle de la mer qui revenait sans cesse dans la grotte, courant sur le tapis de sable, puis remontant contre les rochers pour fuir ensuite en mousse blanche, lui fut une première consolation. Aucune contemplation de la nature n'absorbe comme la mer ; ce perpétuel mouvement, ces colorations sans cesse changeantes, la vie intense qui se dégage d'elle forcent à la regarder, et tandis qu'on s'intéresse à elle, on oublie malgré soi.

Les chagrins disparaissent pour quelques instants.

Viviane ne raisonnait pas ces choses ; elle était venue à sa petite grotte instinctivement se disant simplement qu'elle pleurerait là en toute liberté. Et, depuis qu'elle était à demi couchée sur le varech, elle suivait machinalement des yeux, d'un balancement de corps, les mouvements des vagues, comme si la mer l'eût bercée.

Et maintenant qu'elle était loin des siens, elle éprouvait une impression moins cruelle à la pensée que Gilbert était dans le pays.

Elle ne songeait plus qu'à lui, elle écartait facilement de son esprit tout ce qui les séparait.

Peut-être, en ce moment, rêvait-il comme elle au bord de la mer et, comme elle, suivait-il les balancements des vagues.

Elle revoyait la silhouette du château de Trévenec, que son frère lui avait jadis montré, un jour où ils étaient seuls.

Elle se figurait bien ce site sauvage, avec une mer profonde et bleue, baignant des rochers à pic. Ce jour-là, son père avait voulu la mener au cap Fréhel et il leur avait été impossible d'aborder, tellement il y avait de houle. C'est dans ces parages perdus que Gilbert allait passer son congé à quelques heures d'elle.

—Je le verrai, murmura-t-elle.

Elle ne ferait rien pour cela, et Gilbert était trop délicat pour essayer de la rencontrer : mais elle le verrait, elle en était certaine, Dieu le mettrait peut-être un jour sur son chemin.

Peu à peu, une torpeur bienfaisante se répandait en elle, et, comme un grand silence régnait dans la grotte, d'où la mer avait fini par se retirer à peu près, elle s'endormit.

Pour la première fois, depuis Cannes, son sommeil fut doux, heureux.

Par moments, elle entrouvrait légèrement les yeux ; mais elle oubliait l'endroit où elle se trouvait, ses yeux se refermaient, et elle dormait encore.

Elle ne s'éveilla réellement qu'au milieu de la journée, sous le souffle humide d'un embrun ; et, si inné que le courage fût en elle, elle eut un moment de trouble.

La mer était revenu, couvrait toutes les pointes de roc qui lui avaient

permis de s'introduire dans la grotte et, remontant contre les parois, venait l'éclabousser sur son lit de varech. Elle murmura :

—Je suis perdue !

Elle crut un moment qu'elle ne pourrait plus sortir, que la mer bientôt la prendrait.

Mais cette terreur passa vite ; les vagues ne pourraient dépasser une hauteur fixée, puisque le dessus de la roche était sec ; elle devait seulement attendre la marée descendante.

—Et ma mère ? mon père ?

Comme ils devaient être inquiets ! Sans doute, en ce moment, ils devaient la chercher de rocher en rocher ?...

Elle jeta un grand cri, qui demeura d'abord sans réponse ; mais, bientôt elle perçut un bruit d'avirons, tournant dans leur poignée de fer ; elle appela encore.

Le bruit d'avirons se rapprocha.

Elle se pencha au ras de l'eau et distingua une quille de bateau. Ce n'était pas le bateau de Philippe.

—Quelque pêcheur sans doute ? Pourvu qu'on m'aide à sortir de là !

Et elle appela une troisième fois. On lui répondit alors :

L'inconnu était arrivé auprès de Viviane.

—Où êtes-vous ? Est-ce bien dans la grotte ?

—Oui.

—N'ayez aucune crainte ; nous sommes au bord de l'eau, et le rocher du fond domine la marée.

—Je ne crains rien, Monsieur ; mais je voudrais bien sortir de ma grotte, et tout de suite, parce que mes parents doivent être très inquiets.

—Qui êtes-vous ?

—Melle de Montmoran.

—Attendez-moi.

Viviane comprit que l'inconnu amarrait son bateau ; et quelques minutes plus tard, une main paraissait sur le rebord de la grotte puis un bras, une jambe, et un homme grand et maigre se glissait sur les saillies de ces parois humides, et, très lentement se rapprochait de la jeune fille.

—Comment avez-vous pu vous oublier ici ? fit-il d'un ton de reproche.

—Je me suis endormie, tout bonnement, Monsieur, et si vous n'étiez pas passé à mes côtés, j'aurais tranquillement attendu le bas de l'eau.

—Je vois que vous êtes brave, Mademoiselle...

—Quand il n'y a pas de danger ! répliqua-t-elle avec un peu d'enjouement.

—Vous mériteriez d'être grondée ; mais comme vos parents s'en chargeront, je ne dis rien.

—Y a-t-il beaucoup d'eau dans la grotte, en ce moment ?

—Deux mètres environ.

—Je voudrais bien, dit-il vous enlever dans mes bras, mais le chemin est trop étroit...

—Oh ! Monsieur, donnez-moi seulement la main et précédez-moi.

—Vous n'hésitez pas ?

—Je suis fille et sœur de marin.

L'inconnu aida Viviane à se lever, puis à quitter son rocher.

—Tournez le dos au mur et accrochez-vous en arrière... Bien... Votre main gauche, maintenant... Et, en route !

En touchant la main de Viviane, l'inconnu ne put s'empêcher de remarquer :

—Mais c'est que votre main ne tremble pas du tout.

Et il partit, indiquant, à chaque pas, la pointe, la saillie où il fallait poser le pied.

Bientôt, ils étaient hors de la grotte.

Viviane dit alors :

—Je vous remercie de tout mon cœur Monsieur.

—Oh ! ce n'est pas fini ; il faut que vous montiez dans mon bateau... Où désirez-vous que je vous ramène ?

—Devant nous à terre.

—Vous préférez sans doute que votre famille ignore votre petite excursion ?

—Si vous vous contentez de ma reconnaissance, je vous avoue que je préférerais cela, Monsieur.

L'inconnu donna quelques coups d'aviron, et son bateau, contournant des rochers, enfonça son avant sur une petite plage de sable.

Là, le sauveteur de Viviane sauta dans l'eau.

—Il faut que vous me permettiez de vous porter à terre, si vous ne voulez pas que votre robe soit mouillée.

—Je suis confuse, Monsieur...

—Et moi enchanté.

Elle était bien forcée de consentir.

Quand il l'eut transportée sur du sable sec, elle demanda :

—Vous allez me dire votre nom, Monsieur, que je sache...

—A quoi bon ? Cette petite aventure ne doit-elle pas demeurer secrète ?

Elle lui tendit la main.

—Vous voudriez vainement vous dérober à ma reconnaissance, Monsieur ; car si je ne me rappelle pas votre nom, je sais que vous habitez une maison isolée sur un rocher... Je n'aurai qu'à demander votre nom à un douanier...

—Je m'incline devant votre logique, Mademoiselle : je m'appelle M. Delalande.

—Eh bien, M. Delalande, merci de tout mon cœur ! Elle lui adressa un geste adorable et partit en courant.

(A suivre).



Envoyez vos commandes des maintenant

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 6 Mai.
Après-midi et soir.

Engagement special du comédien-vocaliste et danseur irlandais

TONY FARRELL

dans une production scénique de son nouveau et dernier drame comédie

GARRY OWEN

... ALLEZ ENTENDRE ...

Les chansons de Tony Farrell - Le quatuor de Garry Owen - Le grand chœur de l'église.

... ALLEZ VOIR ...

La scène de la chapelle - La scène de la prison - Levas on emouvante - Le saut pour la vie.

Mesdames et messieurs, — soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint, une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S. — Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: THE DERBY MASCOT

Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan 96.

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

M. DU JARDIN

PHOTOGAPHE

538 RUE LAGAUCHEIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux.

PARC ROYAL

Représentation Chaque Dimanche

APRES-MIDI

Grandes attractions nouvelles chaque semaine

PRIX D'ENTREE, - 10 CENTS

Les chars des Rues St-Denis et Amherst vous y conduisent.

Primes du "Samedi"

COUPON No 24

10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour une montre; 10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour un bracelet en argent solide; 5 coupons consécutifs, avec 50 centins, pour un bracelet d'une valeur de \$2; 1 coupon, avec 25 centins, pour une épinglette pour homme ou dame.

— Numéro du —

11 MAI 1896

**CAPITALISTES
SPECULATEURS**

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise

— DE —

FRED. R. ALLEY

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL

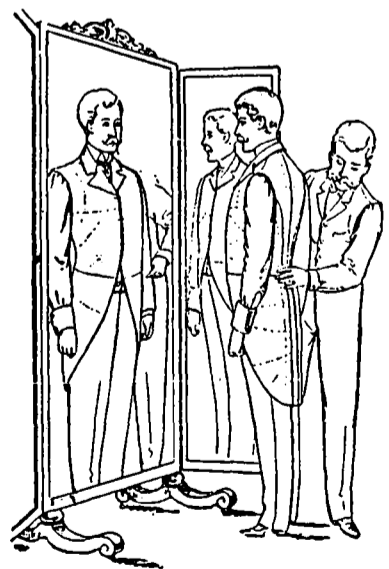
VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

F. KELLY

Relieur et Regleur

No 1 Rue Bleury

MONTREAL



ARTHUR PELTIER

Tailleur-Fashionable

Les meilleures coupes et les dernières modes du printemps

GRAND CHOIX D'ETOFFES DE SAISON
1837 Rue Ste-Catherine

"Shakespeare"

de **Fortier**

Le meilleur Cigare a 5 Cents

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PULIC

ESSAYEZ-LE

LA

Société Artistique Canadienne

1866 RUE SAINTE-CATHERINE

PROCHAIN TIRAGE

15 Mai '95

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION Le Numéro 61,658 a gagné le prix de \$1,000.
ou Do 83,372 do 400.
1er MAI Do 24,510 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

Mai 12-95

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX DU
ENFANTS DE GODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**

DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Batisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937. MONTREAL
avril 7-95

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

9-Oct

L'allumette qui
s'allume toujours
ne coute pas plus
que l'allumette qui
ne s'allume pas
toujours.

LES ALLUMETTES DE

E. B. EDDY

S'ALLUMENT TOUJOURS.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX**
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

**BUTTE AUX VENTS
EAU MINERALE**

Propriété de VARENNES

GASP. MASSUE

Soul Agent et Embouteilleur

ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau

MONTREAL



Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amolissent puissamment les callosités.

Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratuit notre livret sur la beauté*

THE MONTREAL CHEMICAL CO.
216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ
CHOCOLAT
DU
Planteur
COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Bourre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES
DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois France de toutes sortes, Pin, Épinette, Pruche, Latte, Charpeno, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE

Telephone 6168 mai 1-95

Manière de Poser
Nouvelle les Dentiers sans Palais
DENTS POSÉS SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

VOULEZ-VOUS RIRE ?

OUI—Eh bien

ABONNEZ-VOUS AU ... CANARD

Journal Humoristique Illustré

Abonnement: - 50 Centins
Payable d'avance

S'adresser à

A. P. PIGEON
ADMINISTRATEUR

1786 RUE STE-CATHERINE
MONTREAL

NOUVELLE ÉDITION DU

JEU DE POKER!

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

Franc de port.

Le "Samedi," 516 rue Craig

MONTREAL

POIRIER, BESSETTE & CIE
IMPRIMEURS

516 Rue Craig, Montréal.

Impressions de toutes sortes exécutées avec soin et promptitude.